

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE I

L'EXPEDIENT DE LA VENGEANCE, le plus noble qui s'était présenté à l'âme probe d'António José da Silva, ne produisait pas les effets attendus. La guerre, d'abord sourde, bourdonnait sur les places publiques, dans les pieux conclaves, et, ce qui était pire que tout, dans les cavernes du Saint-Office.

Duarte Cotinel Franco, apparemment peiné, alla voir son ami d'enfance, pour lui recommander de prendre ses précautions, et de se montrer extrêmement vigilant, en lui assurant que son père, qualificateur du Saint-Office, avait appris qu'une épouvantable tempête se levait au-dessus de la tête de l'innocent auteur d'opéras, et, qu'à son grand regret, il n'était pas à même de la conjurer avec les armes de la raison.

António José dit à Duarte Cotinel qu'il se préparait à quitter le Portugal dès qu'il aurait liquidé la valeur des rares biens dont il avait hérité.

– Et le trésor de Bemposta reste là ? demanda Duarte.

– S'il y reste !... Sais-je seulement, moi, si un tel trésor existe ?!

– Et cette bague, tu n'es pas arrivé à la voir ?

– Il n'y a aucune bague, mon vieux !... répondit António. C'est un horrible anneau de fer qu'ils veulent me mettre et serrer autour de mon cou ces cafres tonsurés à qui je n'ai fait aucun mal !

C'est avec ces paroles qui s'éloignaient du sujet de la bague, que l'Hébreu dévia la conversation pour éviter les questions, et les réponses mensongères dont souffrait sa conscience.

– Ce serait une sottise, disait António José à Leonor, de quitter le Portugal sans nous assurer au moins que le coffre de ton père a bien été volé. S'ils sont aussi importants que le dit la liste, ces biens nous permettraient de mener, n'importe où dans le monde, une vie agréable. Pourquoi ta mère ne faisait-elle pas confiance à Duarte ?

– Parce que je lui ai dit de ne pas le faire, répondit Lourença Coutinho. Et je te conjure, mon fils, de ne lui en accorder aucune. Va demander à Diogo de Barros à quelle sorte de gens l'on a affaire avec les Cotinel.

– Mais, reprit António, si je m'arrangeais pour que Duarte ne puisse me tromper ? Si j'allais personnellement déterrer le trésor et si je l'emportais avec moi.

– Je crois qu'il serait capable de te tuer sur place.

– Qui ça ? Duarte ?!

– Oui, Duarte.

– Or ça, ma mère ! Vous vous faites une opinion injuste et outrageante

sur cet homme ! Quels crimes a-t-il commis qui vous autorisent à concevoir une telle idée d'un garçon qui ne nous a jamais fait aucun mal, reçoit de tout le monde des marques d'estime, et qui s'est élevé, par son honnêteté, au poste important qu'il occupe au palais des infants.

– Ne lui fais pas confiance, António. Quel intérêt peut-il avoir, rétorqua Lourença Coutinho, à ce que tu trouves le trésor, et à ce que tu en prennes possession ! Si nous lui avons dit tant de fois que ce trésor est une fable ou que, si ce n'est pas une fable, on peut faire une croix dessus, pourquoi n'arrête-t-il pas de te parler de la bague du grand argentier ?

– Parce que ça le ronge de penser que nous mettons en doute sa loyauté... Eh bien, Leonor, comment faudrait-il, selon toi, essayer d'en avoir le cœur net ?

– J'ai bien mon idée !... À vrai dire, ce fameux Duarte ne m'inspire pas confiance ; mais il se peut que tout le monde fasse erreur sauf toi, António. Tu dis que tu irais toi-même chercher le coffre pour le rapporter chez nous. Si c'est le cas, je ne vois vraiment pas comment Duarte pourrait te le voler. Il se peut que son idée, ce soit de récupérer une partie de son contenu. Si c'est vrai, donne-lui quelque chose, il nous en restera encore beaucoup. Quelle autre intention peut-il avoir ? S'enfuir avec le trésor ? Ça, il ne le ferait pas, cela reviendrait à perdre son honneur, et le poste éminent qu'il occupe, avec l'espoir d'en avoir un meilleur. Ce qu'il veut, c'est que tu le rémunères, et tu lui donnera ce que tu voudras, mon ami. Toutefois, je ne t'y encourage ni ne t'en décourage. Agis comme tu l'entendras, sans balayer les appréhensions de notre mère.

António José da Silva resta quelques jours plongé dans ses pensées. Ce trésor le tourmentait ! Ce foyer empoisonné qui avait distillé des larmes, des malheurs, et des haines, en l'espace de cinquante ans, depuis le jour où Luís de Pereira Barros avait préféré Jorge à ses frères, en lui prodiguant des tendresses promettant qu'il hériterait du secret, jusqu'à cette heure, au delà de laquelle Lourença prédisait de nouveaux désastres.

En même temps, le comte de Ericeira et d'autres amis aussi haut placés lui disaient de quitter le Portugal, pour quelques années, et de revenir à une époque plus favorable. Le comte l'invitait à se rendre à Paris pour étudier les maîtres de la scène, à se réchauffer aux lumineux atomes de cet air où l'on ne respire que la science et l'inspiration, pour continuer à son retour à exercer sa suprématie au théâtre de telle façon qu'il pût brillamment réformer, sinon créer l'art dramatique au Portugal.

L'hébreu approuvait joyeusement ces conseils, et retouchait son opéra intitulé le *Précipice de Phaéton* pour le faire représenter, comme de triomphaux adieux qu'il faisait aux ingrats, aux stupides, et aux scélérats délateurs de ce que lui dictait sa conscience !

Précipice de Phaéton ! Un titre on ne peut plus prophétique ! ... Quels funestes augures Leonor discernait-elle dans ce titre annonçant si

précisément un désastre.

Après la représentation triomphale des *Transformations de Protée* au mois de mai de cette année 1737, Duarte Cotinel était allé le voir pour lui montrer les passages et les phrases de sa comédie qui avaient été barrées suivant les ordres de la censure, à la demande du grand inquisiteur.

Voici certaines de ces phrases :

« Aimer, chez les hommes, c'est la même chose que vouloir du bien ; les mulets se communiquent la morve, les autres animaux, leur appétit sexuel. »

– En quoi cela offense-t-il donc la religion et les bonnes mœurs ? demanda l'Hébreu.

– Je ne sais pas.

– Les censeurs ne veulent probablement pas que leur amour, ce soit la morve !

– Ce doit être ça... acquiesça Duarte en souriant.

– Qu'est-ce qu'ils ont encore barré ?

– Ceci : « C'est la glorieuse voûte céleste du palais¹ » ils disent que tu fais rire aux dépens de la gloire du ciel.

– Je m'en prends moins à la leur, que leur vaut la béatitude des simples d'esprit. Qu'y a-t-il de plus ?

– Ils disent que tu fais un mot sur l'enfer, quand tu écris ceci : « Dans la gloire de l'amour, il y a des ombres de l'enfer. »

– Or ça ! Je ne les y envoie pas pour ne pas injurier le diable avec de tels hôtes. Tu diras, toi, où je dois les envoyer.

– Ils disent aussi que tu outrages les lois divines du mariage.

– Où ça ? Chez moi, ou chez eux ?

– Dans cette comédie. C'est ce passage que l'on trouve scandaleux : « Quel peut être le farceur qui a inventé une telle loi ? (celle du mariage) Ça a été Apollon pour répondre aux rigueurs de Daphné. »

– Assez ! s'écria António José. Ces ânes sont parfaitement libres de décocher leurs ruades sur ma comédie ! Elle peut salir et barrer ce qu'elle veut, cette vermine. Je ne veux plus rien voir. Affreuse cafrerie, terre imbibée de sang et de larmes, tu ne mangeras pas mes os !

– Regarde encore, António.

– Je n'y tiens pas : tout cela me lève le cœur, c'est à me dégoûter et à me faire honte d'être Portugais. Je vais envoyer quelqu'un récupérer au théâtre le *Précipice de Phaéton*... je vais le brûler...

– Mais ne dis rien, mon ami... Rappelle-toi qu'au Portugal l'on ne brûle

¹ Plaisanterie incompréhensible si l'on ignore que *céu da boca*, désigne le palais bucal. Cette confusion entre la gloire du ciel, et le palais est effectivement malicieuse. L'autre phrase (littéralement : les mulets c'est la morve, les autres animaux leurs appétits) soulignerait le fait que les hommes d'Église seraient aussi stériles que des mulets, qui peuvent être contaminés par d'autres équidés. (NdT)

pas que les opéras. Fais attention, António, fais attention ! N'importe quelle dénonciation peut aujourd'hui entraîner ta perte.

António José réfléchit, embrassa Duarte, et murmura, en regardant tout autour, comme s'il craignait d'être écouté :

– Tu as raison. Je ne dirai rien... Je vais préparer ma fuite, puisque l'on ne veut pas de moi ici Je vais aller te voir demain, mon ami, j'ai besoin de te parler, seul à seul. À midi.

Lourença Coutinho avait entendu les dernières paroles de son fils, parce qu'elle l'espionnait chaque fois que Duarte Cotinel était avec lui. Dès que l'intendant fut parti, elle lui demanda, en entrant :

– Que vas-tu faire demain chez Duarte ?

– J'y vais... Il me faut y aller, répondit António avec humeur.

– Vas-tu lui révéler notre secret ?

– Je ne sais pas. C'est du harcèlement ! J'en ai assez !... Voulez-vous, ma mère, retourner dans les geôles du Saint-Office ? Voulez-vous voir comment mes os éclatent au Campo da Lã ?

– Oh, mon fils ! Qu'est-ce que tu vas inventer là ! s'exclama sa mère inquiète.

– Il me faut partir du Portugal, vous avez entendu, ma mère ? Je veux vous sauver, me sauver, ainsi que ma femme, et ma petite fille chérie... vous comprenez bien cette décision que j'ai prise, après avoir été suffisamment mis au fait du sort que me réservent les bourreaux, dont j'ai déjà éprouvé, sur ces mains, et sur ces bras, les souffrances que pouvaient produire les instruments de supplice.

– Eh bien, oui, mon fils, fuyons.

– Fuyons, oui ; mais savez-vous à qui nous devons ce renseignement sur le sort que je vas connaître, si je reste ici ? À cet excellent garçon que vous détestez, ma mère ! C'est à Duarte Cotinel qui me parle les larmes aux yeux et le cœur sur les lèvres ! Ja lui suis reconnaissant, je l'estime, je le tiens pour mon frère. Les autres me flattent, et travaillent à me perte ; lui, il relève mes imprudences, et me prie de l'enfuir.

– Eh bien soit... mais vas-tu lui dire où se trouve le trésor ?

– Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ?

– Rien... balbutia Lourença Coutinho, comme effrayée par l'exaspération de son fils.

Leonor s'approcha de sa belle-mère, et lui dit gentiment :

– Laissez-le faire, ma mère, laissez-le faire, il connaît la vie, et il doit connaître Duarte mieux que nous...



CHAPITRE II

DUARTE TRESSAILLAIT DE JOIE en attendant le juif. Il s'était lancé dans un soliloque, comme quelqu'un qui a besoin de s'épancher, de communiquer sa jubilation à des êtres inanimés. « En fin de compte, disait-il à son ombre, au démon exultant de sa conscience, en fin de compte mon pressentiment n'était pas un rêve. Je peux être riche ! »

À onze heures, António José entra chez l'intendant de Bemposta. Duarte sortit pour l'accueillir, et lui dit en affichant toutes les apparences de la mélancolie :

– Viendrais-tu me faire tes adieux, mon si cher ami ?

– Pas encore. Pourquoi me le demandes-tu ? Veux-tu me dire que je dois partir tout de suite ? Sais-tu quelque chose ?

– Je ne sais rien de plus, António, répondit Duarte, en hésitant. Et toi, tu as appris quelque chose en dehors de ce que je t'ai dit ?

– Non.

– Le Saint-Office cherche des preuves, tu ne lui en as pas fourni de satisfaisantes jusqu'à aujourd'hui. Tu sais bien que quand ces gens-là se décident à immoler un être qui s'est signalé à leur haine, il l'ensevelissent dans leurs cachots et mènent ensuite leur enquête pour en trouver. Et celles-ci, tu le sais, jaillissent de la bouche des suspects que l'on tourmente, quand l'on manque de témoignages pour transmettre le dossier à la Relação. Ne nous reposons donc pas, mon ami, sur ton innocence. Il faut fuir tant qu'il en est temps ; je suis cependant convaincu qu'il n'est pas aussi urgent que cela de prendre dès à présent la fuite. Mets tes affaires en ordre, vends en secret tes biens, si c'est possible, il n'y en a pas beaucoup, et ils sont facilement négociables, je pense. Tu quittes, pauvre, le Portugal ; mais tu trouveras à Amsterdam des Hébreux pour te venir en aide ; si tu te recommandes de tes frères à Rio de Janeiro, qui sont riches, tu pourras obtenir des réserves et des fonds pour négocier et gagner ce que les lettres ne peuvent procurer à personne. Tu t'en vas pauvre, mon pauvre António ! Ton père a lâché quelques poignées d'or pour arranger la maison où tu habites, à ce qu'on dit, et tu dépenses plus que tu ne gagnes pour assurer à ton épouse un train de vie d'aristocrate. Je ne te le reproche pas, outre la noblesse de son père, elle a sa propre noblesse qui la rend digne de s'asseoir sur des chaises en or, et de se faire servir en compagnie des princesses. En te donnant cette jeune fille, la Providence t'a dédommagé des chagrins que les hommes te donnent en faisant preuve d'une telle cruauté que l'on éprouve des scrupules à parler la langue de ces barbares, qui prétendent parler celle des apôtres... Mon cher ami, tu sais que je guette l'inévitable

bourrasque qui te menace ; pour l'instant, les vents soufflent du bon côté ; dès que je verrai le ciel assombri par les ombres de l'enfer, je te préviens. Je te l'ai dit bien des fois, António. Maintenant, si tu as quelque chose à me demander, je suis là. Peut-être veux-tu que je me charge en sous-main de la vente de certains objets ? C'est ça ?

– Non. Je vais t'ouvrir mon cœur, dit António José, dans un transport.

– Juste maintenant ? Quel ingrat ! C'est juste maintenant que tu m'ouvres ton cœur ?

– Je ne pouvais faire autrement ; je me suis fait violence... c'était nécessaire. N'exige pas que je t'explique la raison d'une réserve indigne de toi comme de moi.

– Tu vas me parler...

– Du trésor caché dans ce domaine.

Duarte eut du mal à ce composer un visage qui s'enflammait et se gonflait de joie à vue d'œil. Au bout de quelques instants, il dit :

– Je savais que ce trésor n'était pas une fable. J'ai respecté ta discrétion, en t'avouant qu'elle me blessait, parce qu'elle était plus qu'insultante pour moi... ainsi que pour toi, qui me connaissais depuis nos onze ans.

– Ne me le rappelle pas, Duarte. pardonne-moi, et écoute. Je présume qu'il existe, le coffre de l'ancien Grand Argentier, du bisaïeul de ma femme. L'on a retourné jusqu'aux fondations et aux racines de cette maison et de ce domaine ; mais l'endroit où se trouvait le trésor n'a pas été touché...

Duarte l'interrompt :

– Il est donc sûr qu'elle existe, cette bague ?

– C'est vraiment sûr ; Leonor en est la dépositaire, je n'ai jamais exprimé le désir de voir les lettres qui révélaient le secret, tant que l'occasion ne se présenterait pas d'exhumer le coffre. Les lettres disent...

– Je ne te l'ai pas demandé, fit Duarte, en le coupant, avec une certaine véhémence, pour que tu me rapportes ce que disent ces lettres. Je ne veux pas le savoir. Il me suffit que je le sache au moment où tu me diras : « C'est ici. »

– Et pourquoi ne le saurais-tu pas dès maintenant ?!

– Parce que je ne le veux pas, ce sont là des scrupules que je t'invite à respecter.

– Tu veux que je continue à regretter de ne pas avoir été franc et sincère, quand tu me posais des questions sur le trésor ?

– Il ne s'agit pas de cela, et je ne saurais t'expliquer au juste de quoi il s'agit. Venons-en à l'essentiel, tu veux récupérer ce trésor, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Quand ? Ce ne peut manquer d'être la nuit...

– La nuit, soit, à l'heure que tu auras fixée.

– Cela te convient, aujourd'hui ?

– Et à toi ?

– Moi, cela me conviendrait mieux demain, parce qu'aujourd'hui, jusque tard dans la nuit, je ne puis me passer de clôturer les comptes du trimestre que je vais présenter demain aux infants. Ce peut être demain à onze heures du soir ?

– Oui, mon ami, pourvu que cela présente moins d'inconvénients pour toi.

– Eh bien, dis-moi, comptes-tu que ces valeurs dissimulées te fournissent de quoi assurer ton indépendance à Paris ou à Londres ?

– Je présume que c'est le cas.

– À combien en estimes-tu le montant ?

– À cent cinquante mille cruzados, d'après mes calculs approximatifs à partir des sommes indiquées sur une page écrite de la main de Luis Pereira de Barros.

– Ça fait beaucoup d'argent ! s'écria Duarte. Tu peux vivre comme un prince à n'importe quel endroit où tu te sentiras bien. Va à Rome, je parie que les cardinaux vont souper avec toi tous les soirs, sans te poser de questions sur Moïse ni sur le Christ !

– Je ne recherche pas un somptueux appareil, dit António José. Ce que je voulais, c'est le bonheur et la tranquillité. J'ai cette petite fille qui est pour moi un ange, une récompense, une aumône et une richesse que m'accorde le ciel. Je désire être riche pour elle. Leonor et moi, ainsi que ma pauvre mère, il nous suffirait de peu pour vivre, peut-être heureux, si la crainte de la persécution religieuse de nous tenait pas toujours en haleine.

– Tu as raison, tu as raison, répondit Duarte, Prends la fuite dès que je te dirai de le faire. Je te dis sous serment, et je te demande de me jurer que tu ne révéleras jamais ce que je vais te dire...

Il baissa la voix et regarda le corridor attendant à la pièce avant de continuer :

– Tu as un excellent espion acquis à ta cause au Saint-Office. C'est mon père ! Regarde à quelles extrémités est poussée l'amitié que je te porte. Quinze jours avant que l'on décrète ton arrestation, il sera prévenu, sans que personne le prévienne. Il entend et lit dans les desseins les plus cachés de ces gens là qu'il ne peut endurer, parce que, s'il affiche la même orthodoxie religieuse qu'eux, c'est qu'il les a craints, et les craint encore. Comprends-tu, António, le caractère sacré de cette révélation ?

– Oui, mon cher Duarte ! s'exclama António José da Silva en l'embrassant avec une reconnaissance enthousiaste.

– Tu vois donc, insista l'intendant, que tu n'as pas besoin de fuir avant que je te prévienne. Il se peut même que la tempête se calme... Tiens-toi tranquille, António. Envoie tes comédies au diable. N'écris que des pièces religieuses ; et si cela te semble bon, envoie-les aussi en cadeau à l'âme de Papiano, de Bartolo et de João das Regras qui doivent se trouver aux

enfers. Demain tu es riche, on ne peut plus riche. Tu n'as pas besoin de travailler... Sais-tu donc ce que c'est que d'être riche ! Ce que c'est d'avoir un carrosse et de splendides mules ! Des laquais et des majordomes ! Des poètes prêts, dans leurs chants, à interpréter tes éternuements comme les augures de quelque grand événement dont notre patrie ne pourra que se féliciter ! Tu n'as jamais pensé aux délices que procure la richesse ! Les hommes, les moines, les grands, la nature à tes ordres ! Et les femmes ? Je ne veux pas de parler des femmes, parce que tu en as une qui vaut toutes celles dont la beauté donne au monde son éclat ; mais si tu avais besoin d'un sérail d'anges, ne crois-tu pas que tu irais le chercher dans l'empyrée ? Oh, António ! Quand tu seras maître de tes cent cinquante mille cruzados, tu verras ce que c'est que de les avoir, de les voir, de les compter, de garder un œil sur eux, de les convertir en printemps sans fin, en interminables délices !... Oh !...

Dans la fiévreuse chaleur de son enthousiasme, tour à tour indécent et lyrique, Duarte aurait pu dénoncer la dévorante cupidité qui lui dévorait les entrailles et les yeux, s'il se fût trouvé un tiers avec António José, un observateur de sang froid. L'infâme craignit l'incontinence de son apologie de la richesse, et se reprit en s'écriant, dans un éclat de rire :

– Espèce de farceur, tu observais en moi quelque Crésus avide de jouissances, et tu as l'intention de le mettre sur les planches pour égayer le peuple avec ses cris !

– Non, mon ami, j'imaginai que, si tu étais riche, au lieu de couvrir d'or les chemins de ta vie, tu améliorerais avec ton or le sort de beaucoup de pauvres qui seraient plus heureux de ton aumône, que toi de la possession des richesses de la Maison de Bragance.

– Il se peut que tu ne te sois pas trompé, répondit gravement Duarte. Le plaisir d'être riche cesse d'en être un, quand l'or n'achète pas les joies pures de l'âme. Tu vas savoir répartir ce qui t'a été jusqu'ici inutile. Heureux ceux qui s'approcheront de toi !

Ils s'embrassèrent. António José da Silva le quitta, les yeux embués de larmes, en murmurant :

– J'aurais voulu ne jamais m'éloigner de la terre où tu vivrais, Duarte ! Je n'ai qu'un autre ami qui te vaille en ce monde : c'est Francisco Xavier de Oliveira. Quand je le verrai loin d'ici, je lui dirai que Duarte Cotinel Franco a une âme qui pourrait être sœur de la sienne... Ce sont deux âmes que Dieu a façonnées sur le même moule.

Sur quoi, il s'en alla, ému.

Duarte Cotinel s'assit comme si sa charge d'infamie lui faisait plier les genoux ; il se mit les mains sur la tête, et entendit ce cri de sa conscience :

– Quelle atrocité !...

Quelques instants après, il se leva, s'étira les bras, fit claquer les doigts de ses mains entrelacées, et marmonna sourdement :

– Cent cinquante mille cruzados.

CHAPITRE III

TU AS TOUJOURS ETE DECIDE à chercher le coffre, António ? demanda Leonor.

– Oui, ma chérie, en effet ; mais ne le dis pas à ma mère. Cela me fait de la peine de la croire capable de se faire une opinion aussi dégradante de notre ami Duarte !... Les respectueux éloges qu'il fait de toi, Leonor, prouvent l'excellent naturel de cet homme...

– Mais, objecta Leonor, ne t'ai-je pas entendu dire qu'il avait des mœurs assez douteuses ?... J'ai dû rêver...

– Je te l'ai dit ; mais le désordre de ses mœurs n'est pas incompatible avec ce qu'on appelle la probité. C'est au libertinage propre à ses vingt ans que je faisais allusion. Mais, à partir du moment où il s'est consacré à l'administration des revenus des infants, je ne sache pas que personne s'efforce à ce point de mener une vie régulière. Que peuvent nous faire à nous, pour mener à bien notre projet, les frasques de sa jeunesse ? Ne passe-t-il pas pour quelqu'un d'honorable, Francisco Manuel de Oliveira ? Qui a été plus libertin que lui ? Veux-tu savoir ? Il est si à cheval sur le point d'honneur, Duarte, qu'il n'a pas voulu savoir où était le trésor, et qu'il a dit qu'il lui suffisait de le savoir au moment précis où je lui montrerais l'endroit, et dirais : « C'est là ». Y a-t-il par hasard l'ombre d'un doute qui nous absolve de nous méfier de lui ?

– Je crois que non, répondit Leonor, l'air à la fois méditatif et indécis.

– Alors quoi ?!

– Écoute, António,... Il se peut que les soupçons de ta mère viennent d'une particulière antipathie qu'elle éprouve pour cet homme... C'est possible, oui... Mon cœur est pourtant pris de fatals pressentiments... Quand je suis parti d'Amsterdam, je devinais tous les malheurs qui sont arrivés ; avant même d'avoir à les attendre, à mi-chemin du Portugal, ma mère se trouvait entre les mains de l'Inquisition, et s'exclamait « Que n'ai-je, ma fille, écouté tes prémonitions ? » Cela me revient au moment où, à mon grand regret, je t'affirme que mon âme est inquiète, et vaticine, elle nous voit essuyer un horrible coup à cause de ce trésor. Cet argent porte malheur ! Je le disais à mon père, quand j'étais petite, en regardant cette bague ; je le disais à ma mère et à Simão de Sá. Chaque fois que mon oncle Diogo parle du coffre de Bemposta, il me rappelle la tristesse des derniers jours de mon bisaïeul, la sauvage cruauté de ma grand-mère ; et les persécutions dont ma mère a souffert deux fois ; les menaces qui pesaient sur la vie de mon père. Mille infortunes !

– Et mille superstitions, Leonor. Cette chaîne de malheurs a sa logique, et trouve une explication naturelle. Il n'y a pas de sort ni d'influence

diabolique qui s'attache à ce trésor. Il y a eu des haines motivées par l'ambition ; mais il ne s'ensuit pas que toi, sa légitime propriétaire, tu aies à souffrir après eux des épreuves qu'ont traversées tes parents.

– C'est possible !... répondit-elle. Va... Fais ce que tu voudras... Plaise à Dieu que notre enfant ne connaisse pas quelque calamité, si elle plane au-dessus de nos têtes. Dieu préserve cette innocente petite ! Continua-t-elle en sanglotant, serrant sa fille contre son cœur.

Bien qu'il fût doué d'un esprit fort à l'abri des préjugés, António José da Silva frémit en voyant les larmes de son épouse qui glissaient vers le visage de la petite Lourença.

– Pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il, n'essaie pas de m'effrayer ! Qu'as-tu Leonor ? Que te dit ton cœur ? Tu m'affaiblis, tu me fais croire aux augures !... Dis-moi... Tu ne veux pas que je te parle encore d'argent ? Je n'en parlerai pas !... Non...

Leonor l'interrompit :

– Cela n'a aucune importance... Je suis mère. Ne tiens pas compte de mes larmes et de mes augures, António. Fais ce que tu voudras ; mais ne me demande pas mon avis.

Puis elle s'enfuit avec sa fille dans sa chambre et s'y enferma pour que son mari ne l'entendît pas éclater en lourds sanglots.

Ce jour-là, à minuit, le 15 août 1737, António José da Silva sortit avec Duarte Cotinel de chez l'intendant par une porte de l'entrepôt qui donnait sur le domaine. Quand ils furent arrivés au portail d'un verger, Duarte dit sur un ton fort circonspect :

– Tu vas me dire maintenant où nous allons. Donne-moi une indication.

– Conduis-moi à un bassin où se trouve une statue de Neptune.

– C'est là, en bas, dans ce bois. C'est un bon endroit, personne ne nous entendra creuser ; mais sais-tu si l'on aurait fait des travaux à cet endroit ?

– Je crois... Mais je suis presque sûr que le coffre est intact.

Ils avancèrent doucement, se détournant des allées où le tapis de feuilles soulignait les traces de pas.

– C'est ici, dit Duarte. Voilà le bassin et Neptune.

– Il est à sec ? demanda António José.

– Oui, depuis un bon nombre d'années. J'ai entendu dire que, lorsque la reine d'Angleterre a commencé ces travaux, elle a fait emmener l'eau d'ici dans les fontaines publiques.

– Bon. Entrons dans le bassin.

– Attends, je vais allumer la lampe sourde, la cime des arbres ne laisse pas filtrer le moindre rayon de lune.

– Ne l'allume pas.

– Aurons-nous à soulever quelque pierre ? Je vais chercher dans le jardin une barre à mine que j'y ai posée avant la tombée de la nuit.

– Ce n'est pas nécessaire, dit António José, aide-moi à faire descendre Neptune de son piédestal.

– C'est donc ici ?!

– Oui.

– Ç'a donc été un miracle qu'il soit resté intact. Combien de fois les infants m'ont dit qu'il était préférable d'enlever cette chose inutile, pour la jeter dehors !... L'année dernière, ils en ont parlé encore !...

Duarte le disait, la mort dans l'âme. Le trésor, il aurait pu l'avoir trouvé lui-même, et en disposer, sans que sa conscience eût à en souffrir.

Ils donnèrent une secousse à la statue qui frémit ; ils lui en donnèrent une autre, et la déplacèrent. Ils la descendirent lentement, et la posèrent sur le rebord du bassin.

Ils introduisirent en même temps tous les deux leurs mains dans le réservoir d'eau, et sentirent un corps lisse et entouré de colliers de métal.

Tous les deux, ils s'écrièrent d'une seule voix :

– Il y est !

La véhémence de leurs exclamations ne permettait pas d'en déduire lequel était le possesseur de ce trésor.

Il y avait un espace entre les parois du caisson de pierre et les poignées du coffre. Ils y glissèrent leurs mains et tirèrent dehors la lourde caisse.

António José s'assit. Il manquait d'air. Cotinel n'était pas moins essoufflé et haletant. Ce n'était pas la fatigue ; c'était, chez l'un une allégresse légitime, chez l'autre, une infernale exaltation.

– On y va, Duarte ? dit António avant d'ajouter, je tremble comme si j'étais en train de commettre un vol.

– Moi aussi, mais c'est la joie de te voir riche. Allons-y. Il n'est pas trop lourd pour toi, ce coffre ?

– Non.

– Porte-le alors, c'est à toi de le faire, dit l'intendant en plaisantant.

Ils sortirent du bois, attendirent que l'on fermât les fenêtres de l'arrière-chambre de l'un des infants, et rentrèrent en pressant le pas.

Il était une heure.

– Je te raccompagne chez toi, dit Duarte.

– J'allais te demander ce service.

– Ce n'était pas nécessaire. Laisse-moi aller prendre des armes, il y a autant de voleurs dans les rues de Lisbonne que dans la pinède de l'Azambuja.

Duarte revint aussitôt et remit à José António un pistolet à deux canons, en lui disant :

– Prends ça.

– Je n'en ai pas besoin, dit l'Hébreu, je suis venu armé.

Ils ne firent aucune rencontre suspecte dans le trajet de Bemposta au Largo do Socorro.

À la porte d'António José, l'intendant voulut prendre congé.

– Non ; tu vas entrer, je veux que tu assistes à l'ouverture du coffre ; je veux que tu voies si je me suis trompé.

– Tu me le diras demain, au revoir.

– Il n'en est pas question ; tu vas le savoir tout de suite.

Lourença Coutinho et Leonor étaient encore debout. Lourença priait le Dieu de Jacob, Leonor celui des affligés. Elles priaient le même Dieu, selon mon opinion en matière de divinités.

Quand elles entendirent frapper, elles descendirent toutes les deux dans la cour. Elles virent António avec la grande caisse sous le bras. Lourença s'écria :

– Il est sain et sauf, mon fils !

– Et pourquoi pas ? dit Duarte qu'elle n'avait pas vu.

António José rougit jusqu'aux oreilles, il fut à deux doigts de haïr sa mère.

Il se tourna vers Duarte, et dit :

– Ma mère craignait que des voleurs surgissent à quelque coin de rue, c'est pour ça que je suis venu armé.

Leonor s'approcha du coffre que son mari avait posé sur un escabeau de la cour pour s'essuyer la sueur. Elle se pencha sur lui, y déposa un baiser, et dit :

– Mon vertueux bisaïeul a posé les mains sur ce coffre.

– Allons-y, dit António en le prenant.

Ils montèrent au premier salon.

Duarte voulut de nouveau prendre congé, en alléguant qu'un étranger n'avait pas à partager ces joies familiales.

– Pas question ! répéta António, vivement contrarié.

– Pourquoi ne pas prendre votre part dans notre bonheur, monsieur Duarte, demanda Leonor en l'empêchant de sortir. Les amis font toujours partie de la famille.

Ils posèrent le coffre sur un buffet. Il y avait deux fermetures aux plaques dorées.

– Il faut les forcer, dit António José. Pouvez-vous me donner un objet en fer, ma mère ?

Lourença Coutinho apporta un fer à friser dont son mari avait l'habitude de se servir pour calamistrer sa chevelure aux jours anniversaires des membres de la famille royale. Ils brisèrent la gâche des fermetures à laquelle était fixé le pêne, et... soulevèrent le couvercle.

Il y avait là des cœurs prêts à déborder comme à la suite d'une mortelle congestion. La circulation s'était arrêtée dans la poitrine de Duarte, quand on entendit grincer les charnières rouillées du couvercle !

Le premier objet qu'ils trouvèrent, ce fut une boîte en argent admirablement ouvragé, d'une hauteur d'un pouce, et qui épousait, dans sa largeur, les contours du coffre. Ils l'ouvrirent. Il y avait des peignes en

or, cloutés de brillants et quinze bagues enfilées à un ferret en or. Voici ce que disait sur ces bijoux la liste de Luís Pereira de Barros : « qui ont appartenu à ma grand-mère Dona Leonor de Barreiros. »

– Quelle pièce admirable ! s'exclama Duarte, il n'est personne qui soit plus digne que vous de la posséder ! continua-t-il en regardant délicatement Dona Leonor.

– Merci bien, Monsieur Duarte. Les parures que je préfère, sur ma tête, ce sont les fleurs.

À un coin de cette boîte, on en avait mis une autre de velours cramoisi, oblongue et convexe. Ils l'ouvrirent ; elle contenait vingt-quatre brillants, dont il était dit sur la liste : « qui ont appartenu à mon grand-père, Pedro de Barros e Almeida. »

Ils soulevèrent la caisse et découvrirent une deuxième couche. D'un sac en peau de chevreau, António José tira les gardes d'une épée, parsemées de pierres de diverses couleurs. De ces objets fort précieux le grand argentier disait : « Gardes de l'épée que mon aïeul maternel Dom Jorge de Barreiros a rapportées de son gouvernement de Baía. »

Dans une autre boîte en or, ils trouvèrent une miniature, un fort joli portrait en ivoire, avec un encadrement tapissé de diamants. C'était le portrait de Dona Inácia Teles de Meneses, la mère de Luís Pereira de Barros. Leonor s'en saisit. Elle ne se lassait pas de le contempler.

La couche suivante, et la dernière, c'étaient des rouleaux de pièces : « Vingt-quatre contos de réis en diverses pièces d'or » d'après ce que disait la liste.

– Que t'en semble, Duarte ? demanda António José. Est-ce que je me suis trompé de beaucoup dans mes calculs ? Cela devrait valoir dans les cent quarante mille cruzados.

– Voyons, dit l'intendant. Vingt-quatre contos, soixante mille cruzados, parce que les pièces anciennes sont payées le prix fort. S'ils n'ont pas plus de valeur, les brillants doivent en avoir autant, parce qu'il y en a là deux douzaines, comme je n'en ai pas vu beaucoup ; si tu veux les vendre, tu trouveras à Londres et à Amsterdam des gens prêts à t'en donner vingt-quatre mille cruzados. Les peignes peuvent valoir... que sais-je !... et les gardes d'épée !... et le cadre du portrait ! ... En fin de compte, tu ne dois pas t'être trompé de beaucoup dans tes calculs ! Ce qui s'ensuit, c'est que tu es richissime, et je participe moi aussi à cette richesse parce que je peux faire à ces dames les plus cordiales et les plus joyeuses félicitations qui puissent réjouir le cœur d'un ami. À présent, je vous laisse, le jour va poindre, et aujourd'hui je ne me coucherai pas parce que demain je dois me déplacer dans le Ribatejo pour percevoir des redevances. Au revoir, Mesdames.

– Attends ! dit António José, en comptant six des brillants les plus lumineux et du meilleur aloi. Accepte ce souvenir de la nuit du 15 août 1737.

– Un souvenir !... dit Duarte Cotinel en les repoussant délicatement. Mon meilleur souvenir, ce sera quand je me rappellerai que j'ai un petit peu contribué au bonheur d'une famille. N'insiste pas, tu perds ton temps, et tu me froisses.

Il sortit.

Et alors ? demanda António José à sa mère avec un geste de reproche. Que pensez-vous de cet homme ? Vous repentez-vous de vos idées préconçues, ma mère ?

– Oui, mon fils. Duarte m'a tout l'air d'un homme de bien.

– Et tes pressentiments, Leonor ? reprit António.

– Ils ne se sont pas encore tus, répondit-elle.

CHAPITRE IV

ANTONIO ET SA MERE passèrent la journée dans une analyse contemplative des pierres et des pièces anciennes. Entre-temps, comme étrangère au bonheur des siens, Leonor n'arrivait pas à se détacher d'un joyau d'une beauté rare, sainte et d'un aloi divin, sa fille, ces deux jolis mois d'une céleste douceur.

Invitée à donner son avis sur le destin qu'ils devaient suivre, elle répondait qu'elle s'en tenait en tout à ce que voudraient son mari et sa belle-mère. À vrai dire, l'Hébreu n'arrivait plus guère à se représenter ses projets de la veille, l'éclat des pierres offusquait le souvenir de ses plans ; c'était un ravissement d'enfant, pour ne pas dire la concentration on ne peut plus réelle des yeux de l'avare qui restent rivés à l'aimant de l'or.

Le surlendemain, revenu de son déplacement, Duarte Cotinel alla voir l'Hébreu pour lui dire qu'il n'y avait rien au Saint-Office dont il dût s'alarmer, et qui le contraignît à hâter son départ. Il se désola que son António ne pût jouir au Portugal de ses richesses, et vivre auprès de son ami le plus dévoué, lui-même en l'occurrence. Il lui conseilla de ne pas vendre une seule pierre au Portugal, et de ne pas dévoiler ses avoirs, parce que l'Inquisition ne pardonnait pas aux juifs opulents et que, s'il lui était arrivé de montrer quelque pitié, c'était envers les indigents, dont la subsistance était à la charge de la Santa Casa.

Il revint le lendemain sur les instances d'António José, et arriva au moment précis où le juif châtiait une esclave de sa mère qu'il avait surprise en train de dérober une petite somme d'argent dans les tiroirs d'un meuble à casiers. Le châtiment consistait en coups de discipline, suivant les droits des maîtres sur les esclaves, qui ne furent affranchis que vingt ans après par une loi du marquis de Pombal.

Duarte intercédait pour la négresse et obtint satisfaction. Mais, à la première occasion, l'esclave s'enfuit, craignant qu'une fouille de son bahut n'entraînât un châtiment encore plus grave.

Lourença Coutinho regretta la noire, qu'elle avait achetée enfant au Brésil, et qu'elle avait ramenée avec elle, quand elle était revenue, prisonnière. Elle essaya de la retrouver, mais ne put avoir aucune nouvelle d'elle.

Duarte Coutinél mena sa propre enquête et découvrit que la noire avait passé le Tage, et s'était fait engager à Almada. Il garda pour lui ce renseignement, en laissant croire que la négresse s'était jetée dans le Tage, aussi désespérée que bien d'autres, qui préféraient la mort à la servitude.¹

– Mais mon esclave n'était pas traitée avec une telle rigueur qu'elle dût se tuer ! disait Lourença. Comme je la regrette !... Son bahut est là, fermé, comme elle l'a laissé.

– Il serait bon de voir son contenu, dit l'intendant avec la familiarité d'un ami intime.

– Tu as raison, acquiesça António José da Silva, Voyons ce qu'il y a dans ce bahut.

– Des guenilles... Que voulez-vous que ce soit ? fit observer Leonor.

– C'est toujours bon de regarder, Dona Leonor, insista Duarte.

– Eh bien, regardez, finit-elle par dire, contrariée.

Une fois le bahut forcé, l'on trouva quelques babioles dont ces dames n'avaient pas remarqué l'absence, des objets d'une valeur insignifiante. Le juif en conclut que la négresse volait, pour les vendre, des choses dont elle ne pouvait se servir.

– Une telle esclave ne vous convenait pas, Dona Lourença, dit Duarte. Laissez-la s'en aller, ça n'a pas été une bonne affaire. La somme qu'elle valait est perdue, c'est vrai ; mais la fuite de cette esclave ne fait pas beaucoup de tort à cette maison. António José peut aujourd'hui acheter toute l'Afrique et les brousses du Brésil.

Ils célébrèrent ces bonnes paroles et détournèrent la conversation sur un autre sujet. Leonor rappela que sa petite Lourença fêtait son anniversaire le 5 octobre.

– C'est d'ici cinquante jours, ajouta-t-elle. Où serons-nous alors ?

– Peut-être à Paris, dit António.

¹ En ce temps-là, l'existence des esclaves à Lisbonne était lamentable, et les châtiments cruels. Le nettoyage quotidien des latrines domestiques était assuré par les esclaves, qui amenaient de grands vases au Tage, débouchant de chaque rue en longues caravanes. Qu'elle était délicieuse et parfumée, cette Lisbonne-là, que Jacome Ratton, dans son style sobre, appelle, par excellence, "Lisbonne, cette ville fétide !" Comme Dom José a déclaré libres tous les esclaves qui entreraient dans son royaume, les noires se sont dispensées d'assurer ce servile office des eaux usées. C'est ensuite que Lisbonne devint propre... "Alors, dit le susdit contemporain de ces jours odorants, ce sont les habitants de Lisbonne qui se sont vus obligés de jeter leurs immondices dans les rues." *Souvenirs*, p. 297.

– Si vous ne pouvez pas rester tranquillement à Lisbonne, fit observer Duarte.

– C'est sûr. Si je pouvais vivre en paix, je n'échangerais aucun pays contre celui où tu vis, mon bon Duarte.

– Je ne sais pourquoi, reprit Leonor, je désirais fêter le deuxième anniversaire de ma fille hors du Portugal.

– Hé, Duarte, s'exclama tout à coup l'Hébreu, veux-tu venir passer avec nous une année à Paris ? Es-tu homme à nous faire ce grand plaisir ?

– Je serais homme à éprouver mille désirs, si j'étais libre. Tu sais que je ne puis renoncer à la position que j'occupe, ni charger personne de la lourde tâche qui m'assure un avenir stable et de tout repos. Et puis, mon père est vieux, je pense, il a d'autres enfants. Si je m'éloigne d'un pas, contre sa volonté, il se vengera en m'excluant de son testament. Quelle raison de plus te faut-il ?

– Mais, répondit le juif au cœur généreux, considère-toi comme mon frère ; tu dépenseras avec moi mon argent, comme un frère, et tu ne ressentiras jamais le besoin d'hériter de ton père.

– Tu es vraiment un enfant, mon vieux ! répondit l'intendant. Ces poètes, mesdames, ont de ces lubies qui seraient lamentables, si elles n'étaient pas drôles ! Comment ce fou peut-il s'imaginer qu'un homme qui s'échine à gagner son indépendance en sacrifiant les meilleures années de sa jeunesse, puisse accepter une offre qui ferait de lui un inutile à ses propres yeux !... Accepte de grandir, mon petit António, ne va pas loin d'ici donner un coup de main fraternel à des frères qui ne demandent qu'à dévorer tes pièces, tes brillants, les gardes du trisaïeul de ton épouse et de ma protectrice. Fais attention aux parasites, tu entends ? Écoute, les Portugais, dans ces nations-là, ont la réputation d'être des braves ; ils ont également celle d'être des idiots qui se laissent libéralement dépouiller. Sois charitable, mais ne sois pas prodigue...

António l'interrompit :

– Tu as l'air d'un vieux, avec tes conseils ! On ne dirait pas que tu as trente-deux ans comme moi !

– C'est vrai ; mais il y a longtemps que je mène ici-bas une vie terre à terre ; et toi, depuis que je te connais, je te trouve toujours dans les sphères mythologiques en compagnie d'Amphitryons et d'Alcmènes, de Protées et d'Apollons. Tes comédies nous font croire que tu as beaucoup d'imagination ; mais du bon sens, elles ne nous en donnent pas ; tu pourrais, sinon, écrire, au lieu de comédies, des vers élogieux aux rois, aux évêques, aux moines, à tous les magnats que l'on trouve par ici, et qui sont incapables de les comprendre. As-tu déjà composé des vers pour l'un de ces impotents ?

– Non. Comme vers adressés à des rois, à des enfants de rois, j'ai juste ce thrène composé l'année dernière pour l'infante Dona Francisca.

– Après sa mort. À quoi cela peut bien te servir ?... Je m'en souviens ; tu glosais les vers du sonnet de Camões :

*Âme courtoise et mienne qui as si tôt
Quitté cette vie...¹*

– C'est vrai, reconnu fièrement António José. Je me glorifie d'avoir remporté la palme au milieu de tous les poèmes qui sont parus alors pour pleurer la perte de cette princesse.

– La pleurer ! Il n'y avait personne pour la pleurer, mon vieux. Qui va pleurer pour une Dona Francisca, que Dieu pouvait conserver bien des années sans moi ? Mes patrons, des infants fort sentimentaux, sont allés, le surlendemain de sa mort, tuer des merles dans le parc de Bemposta. Toi-même, tu l'as pleurée à peine. A-t-il pleuré, Dona Leonor ?

– Je ne me souviens pas bien... il me semble que oui, en me récitant son poème.

– Ah, ces poètes !... Ils ont pris la place de ces pleureuses qu'à la mort de mon bisaïeul, mon grand-père a fait engager pour pleurer vingt-quatre heures...

António José lui coupa la parole :

– En tout cas, à moi, on ne m'a rien donné !

– Je suis là pour ça. Ils sont capables de t'en donner autant qu'à Manuel Fernandes Vila Real² qui défendit avec sa plume et son épée, alors qu'il se trouvait à Paris, les droits de Dom João IV à la couronne contre Philippe et contre les Portugais acquis à la cause castillane ; quand il s'est rendu, après, au Portugal, les moines l'ont arrêté, et lui ont fait subir le supplice du garrot, et Dom João n'est pas venu à son secours. Si António Henrique Gomes³ et Manuel do Leão⁴ qui ont aussi écrit des choses merveilleuses en faveur de Dom João IV et de Dom Pedro II, étaient tombés dans les pièges que l'Inquisition leur avait tendus ici, ils eussent à coup sûr été grillés. Dépense ton argent comme quelqu'un qui n'a pas l'esprit assez disponible pour l'employer à divertir les autres. Brûle tes livres. Il faut un autodafé de tes livres, je serai le barbier du nouveau

¹ C'est la plus régulière et la plus touchante composition d'António José da Silva. Il mérite l'estime que lui accorde l'auteur de *l'Essai Biographique* : "C'est une des meilleures compositions de ce genre." Je ne le transcris pas dans son intégralité. Cela se trouve au dixième volume du susdit *Essai*.

² Manuel Fernandes Vila Real a écrit un livre important sur les droits de la Maison de Bragance, intitulé *Anti-Caramuel*, où il répond à Caramuel, qui défendait ceux de la Castille. Il a été étranglé et brûlé comme judaïsant dans l'autodafé du 10 octobre 1652.

³ António Henriques Gomes a écrit sur l' "heureuse acclamation de Dom João IV." Il fut un ami intime du malheureux Vila Real, le conseiller et le majordome de Louis XIII.

⁴ L'on a déjà parlé de Manuel do Leão dans une autre partie de ce livre.

Dom Quixote qui doit faire face aux complots. Oublie que tu as là, dans les recoins de ton cerveau une fourmilière de vers. Laisse le monde se vautrer à moisir dans sa bestialité, et puis, au revoir, jusqu'à après-demain.

CHAPITRE V

LE JOUR SUIVANT Cotinel se rendit à Almada, et alla chercher chez un métayer la négresse évadée. On lui présenta l'esclave qui tremblait avant de reconnaître l'homme charitable qui l'avait tirée des mains d'António José.

Duarte la pria d'aller avec lui à un endroit où l'on ne les entendrait pas, il y resta longtemps. Il commença par lui faire peur, en évoquant les poursuites que ses maîtres allaient engager, persuadés qu'elle les avait volés et vendu le produit de ses larcins. Il lui fit bien sentir que c'est la compassion qui l'avait poussé à venir l'avertir pour lui conseiller de changer de pays et de nom. Et quand la négresse, tremblant de peur, fondit en larmes, parce qu'elle ne savait pas où fuir, afin de préserver habilement la réalisation de quelque double intention, Duarte l'invita sur un ton de pitié, à venir le rejoindre chez lui à Bemposta, où elle resterait jusqu'à ce qu'on lui trouve des patrons et un endroit sûrs loin de Lisbonne.

C'est ce que fit l'esclave avec joie. L'intendant l'accueillit en lui montrant un visage avenant, lui fit servir un excellent repas et donner un fort bon lit. Le surlendemain, comme la noire n'avait pas de quoi changer de linge après s'être échappée, Duarte lui procura le nécessaire, en lui achetant quelques habits et des jupons écarlates, des effets ravissants dont elle avait toujours rêvé, sans jamais parvenir à se les offrir. Bien qu'elle allât sur ses quarante ans, Feliciana commençait à s'imaginer, en se voyant aussi bien pourvue, que l'intendant ne la trouvait pas rebutante, et avait des vues sur elle. Elle était pourtant surprise d'un délai de trois jours, dont on n'avait pas tiré profit, entre le désir et l'exécution, s'agissant de personnes de sa condition.

Au bout de cinq jours chez son hôte, l'esclave avait l'air de la fille aînée d'un roitelet. Ses cheveux crépus, lustrés et huileux, ondulaient d'une manière fantastique. Le rubis de ses lèvres enflammées paraissait la porte de l'amoureux enfer qui se déchaînait à l'intérieur de sa poitrine. Ses formes, jusqu'ici rondes et pleines, sous ses vêtements écarlates, laissaient entrevoir des grâces que la nature, guère soutenue par sa couleur et sa jaquette, n'avait jamais soulignées chez elle.

L'intendant commença par lui demander si elle était contente, si elle était bien traitée, si elle voulait vivre auprès de lui, ou partir de Lisbonne. La noire ne trouvait pas d'expressions pour marmonner une vague idée de son bonheur, et reconnaissait, dans un accès de modestie, qu'elle ne méritait pas le sort inespéré dont elle bénéficiait.

– Vu que tu es satisfaite, dit Duarte, tu resteras chez moi encore quelque temps, puis, si j'ai l'impression qu'on te poursuit, tu t'en iras dans une ferme de mon père à Torres Novas ; mais il est indispensable que tu te caches, si un jour monsieur Silva ou un domestique de sa maison se présentent ici, parce que je ne veux pas me fâcher avec cette famille. Eh bien, continua-t-il, dis moi, Feliciana... Me promets-tu, sous serment, de répondre aux questions que je te poserai ?

– Oui, Monsieur, et que Dieu me sauve.

– Tes maîtres, les Silva, font-ils certaines prières qui ne répondent pas aux manières et aux habitudes des chrétiens ?

– Certaines prières ?

– Oui, je vais t'interroger de telle sorte que tu puisses répondre en disant la vérité à une personne qui t'estime et promet de te rendre encore plus heureuse que tu ne l'es : avait-on l'habitude chez vous d'allumer dans la soirée du vendredi, une heure avant le coucher du soleil, une lampe à quatre branches ?

– Madame Lourença le faisait tous les vendredis.

– La lampe restait allumée tout le samedi, n'est-ce pas ?

– Oui, Monsieur.

– Et que faisait madame Lourença, le samedi ?

– Elle restait à l'intérieur de sa chambre, elle ne se peignait pas, ne se lavait pas, ne prenait pas une aiguille, ne coupait ni ne se limait les ongles, elle ne buvait pas de vin, ne mangeait rien de gras, et n'écrivait rien¹.

– Sais-tu si madame Lourença priait le matin, dès qu'elle se levait ?

– Non, Monsieur ; elle ne prenait pas son livre avant de procéder à une toilette complète, et s'être nettoyée à fond.²

– Te rappelles-tu des paroles qu'elle aurait prononcées ?

¹ Ces interdits religieux à respecter lors du sabbat judaïque sont rapportées dans le cinquième volume le *L'Histoire des juifs depuis J. Christ jusqu'à présent**, page 270 et suivantes.

*Le titre est en français dans le texte (NDT).

² Ce qui explique ce "nettoyée à fond", c'est que l'esclave ne voulait pas préciser : "Un des premiers soins est de satisfaire aux besoins de la nature, parce que David a dit : tout ce qui est au-dedans de moi, louez le Seigneur (p.103) Ce serait un crime de prier Dieu, ou de parler de lui avant que *l'intérieur* n'eût été nettoyé."*, Hist. des juifs, T. V, p. 306.

* Citation en français (NDT)

– Il y a une chose qu'elle disait tous les jours, c'était : "Béni sois-tu pour avoir donné au coq le don de distinguer instinctivement le jour de la nuit."¹

– Y avait-il un mois dans l'année, où ta maîtresse ne jeûnait pas ?

– C'était au mois de mars².

– Est-ce qu'elle changeait de lit ou de linge la veille des jours où elle jeûnait ?

– Oui, Monsieur ; elle se couchait sur un matelas dur, avec des draps d'étoüpe, et ne mangeait que le lendemain soir ; et, du dix-sept juin au dix juillet, elle ne mangeait que des légumes, et se mettait de la cendre sur les cheveux.³

– Autre chose : ton maître faisait-il la même chose ?

– Monsieur António ?

– Oui.

– Absolument pas ; il ne disait aucune prière, et ne jeûnait pas.

– Et madame Leonor ?

– Elle non plus.

– Ni elle ni son mari ne pratiquaient donc aucun rite chrétien ?

– Aucun que j'aie pu voir, Monsieur.

Après quelques autres questions, Duarte Cotinel prit dans un tiroir un ras de cou en perles de verre jaune, qu'il donna à Feliciana, en disant :

– Voilà une parure pour ton cou. Je t'aime bien, et je veux que tu sois contente.

– Ça, si je le suis, Monsieur Duarte ! balbutia-t-elle sincèrement émue. Je suis très heureuse chez vous.

– Et tu seras une ingrate, si tu me quittes !...

– Là, il faudrait que je meure, s'exclama-t-elle, enthousiaste.

Et comme elle voyait que monsieur n'avait plus rien à lui dire, elle se retira.

¹ *Orden de las oraciones. Orden de Cotidiano* à l'usage des juifs de la synagogue d'Amsterdam, p. 11. Les Hébreux portugais suivaient surtout le rituel d'Amsterdam, où on leur fournissait des fidèles pour accomplir chez eux leurs exercices spirituels puisqu'ils n'avaient pas de synagogues.

² Les rabbins ont décidé qu'il ne fallait pas jeûner au mois de mars, parce qu'à cette période de l'année, pour célébrer l'anniversaire de la sortie du peuple hébreu de l'Égypte, il convient de manifester sa reconnaissance et sa joie.

³ Buxdorf. *Synagoga judaica*.

CHAPITRE VI

AU BOUT DE QUELQUES JOURS, à peine entré chez lui, Duarte prit un air indigné, et dit à la négresse :

– Ton maître a envoyé deux sbires te chercher à Almada. Si tu y avais été à cette heure là, tu te retrouvais dans de sales draps. Les juifs sont cruels ! J'en viens, je leur ai dit qu'ils étaient durs avec toi, qu'ils te lâchent, parce que tu partiras nue et sans un réal de chez eux. Il est probable que je n'y revienne pas. Des gens aussi dépourvus d'entrailles, je ne veux pas les garder comme amis. Vois toi-même, ma pauvre fille, à quel point ils tiennent à te mettre la peau à vif !... Dieu veuille qu'ils ne pensent même pas à te soupçonner d'être ici !

– Ne les laissez pas me prendre... s'exclama-t-elle en joignant les mains.

– Je ne les laisserai pas faire, même si je dois défendre ma maison avec tous les domestiques de messieurs les infants. Le juif n'osera pas venir ici ; tu peux être tranquille, Feliciana. Tu as en moi un ami et un défenseur.

– Que notre Dame vous le paie ! Vous êtes vraiment un ami pour moi, Monsieur Duarte ! Je ne sais pourquoi vous me montrez une telle amitié !...

– Parce que ça m'a fait vraiment de la peine, la façon dont on te traitait, et je suis convaincu que tu étais incapable d'être une voleuse, comme ils le prétendent ; j'accorde une telle confiance à la pureté de tes mains que je laisse mes tiroirs ouverts, comme si je te connaissais depuis bien des années. Quand tu voudras acheter quelque chose, fais-le, j'aime beaucoup te voir bien habillée et satisfaite. Ah, les misérables !... C'est ainsi qu'ils te paient trente ans de services ; et ils ne songent pas que, si tu étais vindicative, tu pourrais les perdre et faire leur malheur. N'est-ce pas, Feliciana ?

– Comment ça ?! demanda la servante, comme surprise de sa propre générosité qu'elle ne soupçonnait pas.

– Eh bien, si tu allais dénoncer tes maîtres au Saint-Office, en les accusant de judaïser, tu crois qu'ils ne seraient pas aussitôt ensevelis dans les cachots du Rossio ?

– Ah bon ?... Qu'ils me lâchent, alors, sinon...

– Qui sait ? reprit Duarte, il se peut qu'en fin de compte, si tu veux te mettre à l'abri de toute poursuite, tu n'aies pas d'autre moyen que... Non... les dénoncer, non. Il doit y avoir beaucoup de gens qui les accusent. Nous verrons quel est leur situation à partir de maintenant... Je

voudrais te voir sortir, Feliciana. Il m'est pénible de te voir enfermée ici, mais je crains que l'on t'arrête dehors, et que l'on te punisse, ou bien qu'on te remette entre les mains de ta maîtresse, avant que je puisse venir à ton aide ! J'ai déjà pensé à te libérer, en t'achetant ; mais la haine qu'ils montrent à ton égard est si grande qu'à mon avis ils préfèrent te tuer plutôt que de te vendre. Attendons encore quelques jours ; et s'ils ne se tiennent pas tranquilles, nous réfléchissons à ce que nous devons faire. Ces actes de barbarie m'agacent. Les esclaves sont nos frères et les enfants du même Dieu. J'ai pris sur moi de te défendre, et je te sauverai des fureurs de cette maudite engeance qui passe son temps à voir comment il va ouvrir les veines de son prochain ! Faut-il s'étonner qu'ils aient tué Notre Seigneur Jésus Christ !

– C'est vrai ! murmura la négresse d'un air contrit. Je l'ai déjà entendu dire ; et, là-bas, au Brésil, quand on a arrêté ma maîtresse, certains hommes qui l'ont vue passer, ont dit alors : "C'est une de celles qui ont tué Notre Seigneur !" Et puis, je l'ai raconté à madame Lourença, et elle...

– Qu'a-t-elle répondu ? s'empressa de demander Duarte.

– Elle a dit que ces hommes étaient des ânes.

– Et rien de plus ?

– Plus rien dont je me souviens.

– Eh bien, écoute, essaie de te rappeler toutes ces choses que tu as vues et entendues, parce qu'il se peut que tu aies encore besoin de les dire, pour éviter de retomber entre les griffes de ces assassins de Jésus Christ.

L'entretien prit fin, pour reprendre le lendemain, et les jours suivants. L'intendant rapportait toujours de l'extérieur quelque histoire sordide, faite pour consterner la négresse et attiser sa colère. Il exaspéra sa rage à ce point qu'en fin de compte c'est elle qui lui demandait la permission d'aller dénoncer ses maîtres au Saint-Office.

L'un de ces jours-là, António José da Silva frappa au portail de la demeure de Duarte Cotinel. Dès qu'elle l'aperçut, à travers une jalousie, la négresse aux aguets, courut, dans tous ses états, prévenir son nouveau maître. Duarte alla la cacher bien loin de la pièce où il devait recevoir la visite de son ami.

José venait tristement lui faire part de sa décision définitive de partir, parce que le comte de Ericeira l'avait pris à part pour l'engager à quitter le Portugal, cela devenait nécessaire, parce qu'au Saint-Office on travaillait à sa perte.

Duarte le coupa :

– Le comte de Ericeira ne peut en savoir plus que moi. Les rumeurs qui courent à ce sujet, il y a longtemps que je t'ai dit qu'elles ne faisaient que passer ; pour l'instant, il n'y a pas de signes qui puissent t'inquiéter. Cela dit, si tu veux partir, pars ; si tu peux être plus tranquille loin d'ici, ne tarde pas, mon plus grand plaisir, c'est de te voir en sûreté. Quand comptes-tu t'en aller ?

– Pas tout de suite : le comte m'a dit aussi que je pourrais rester quelques jours à Lisbonne. Le 5 octobre, ma fille aura deux ans, et j'avais bien envie de les fêter en ta compagnie, avec les Barros.

– Nous sommes aujourd'hui le 24 septembre... C'est dans onze jours... Je puis t'assurer que ta liberté n'est pas le moins du monde menacée durant ces onze jours. Et le mobilier de ta maison, que vas-tu en faire ?

– Je venais te l'offrir.

– Je n'en veux pas, car je ne saurais qu'en faire. Comme tu le vois, cette maison est meublée comme il faut, ce sont les infants qui ont réglé les frais. Je n'ai pas d'autre résidence. Vends ton mobilier à qui en aura besoin ; si tu ne veux pas le faire à ton nom, je m'en charge.

Je ne puis donner du travail à qui n'accepte de moi aucune faveur, dit António José. Je chargerai de cette vente n'importe quel parent de ma femme. Dis-moi : n'as-tu jamais pu découvrir ce qu'est devenue ma pauvre esclave ?

– Non.

– J'ai remué ciel et terre ! Personne ne me donne de nouvelles. Ma pauvre mère pleure à cause d'elle, et m'a fait des reproches, c'est à cause de moi que Feliciano se serait enfuie. Si elle s'est tuée, je garderai ce remords qui me perce le cœur !

– Bon vent !... Des remords pour avoir puni des esclaves !... Tu en as fait moins que les autres maîtres qui les dépouillent de leur cuir. Laisse tomber cette négresse, elle sert un patron quelque part, et ne songe pas à se tuer. Dès que tu partiras de Lisbonne, elle réapparaîtra.

– Plaise au ciel. Je te laisserai une belle aumône que tu lui remettras, si tu la vois.

António José da Silva partit.

Duarte alla chercher la négresse dans sa cachette, et lui dit :

– Ton maître m'a assuré qu'il était certain de mettre la main sur toi avant huit jours.

– Je dois donc m'enfuir de Lisbonne ? demanda-t-elle, anxieuse.

– Non. Calme-toi. Je vais sortir, et je reviens d'ici deux heures.

– Ne me laissez pas prendre, Monsieur Duarte ! s'exclama l'esclave en joignant les mains.

– Es-tu prête à faire tout ce qu'il faudra pour te sauver ?

– Oui, Monsieur !

– Bon. Nous parlerons tout à l'heure.

Duarte Cotinel sortit ; il entra chez le promoteur de l'Inquisition, il y resta une demi-heure. De là, il se rendit tout droit au couvent de São Domingos et y passa quelque temps avec deux conseillers du Saint-Office. Il était en un clin d'œil considéré comme un familier. En sortant du couvent, il vit António José da Silva qui débouchait de la rue des Portas de Santo Antão. Il se cacha. Il n'était pas suffisamment infâme

pour faire face à l'homme qu'il était en train de poignarder. C'était un remords de scélérat que celui-là. Une lueur brillait dans les ténèbres de son âme ; c'était la lumière de l'enfer, la flamme d'une conscience qui lui appartient.

António José ne l'avait pas vu. Il marchait distraitement, il réfléchissait à la façon de faire à son ami Duarte un cadeau à la fois galant et précieux le jour de l'anniversaire de la petite Lourença. L'intendant arriva chez lui, et resta quelque temps plongé dans un recueillement acerbe, il alla jusqu'à adresser au diable une prière sacrilège, en lui demandant d'éloigner de lui le calice de la tentation. Le diable lui amena la négresse qui venait lui demander ce qu'elle devait faire.

– Je t'appellerai... fit-il, la mine sombre.

Feliciano recula d'un pas, effarée de ce changement. Dès qu'elle eût tourné le dos, le diable alla chercher le coffre d'António José, et lui montra, l'un après l'autre, les peignes en or sertis de diamants, et les vingt quatre pierres d'un éclat, d'une valeur incroyables, les gardes de l'épée parsemées de bijoux, et vingt-quatre contos en pièces d'or. Il remit tout dans le coffre, le démon qui les avait exposés, et dit, en battant son cœur de sa main de fer calciné :

– Cent cinquante mille cruzados !

Duarte se leva d'un bond, et fit appeler à l'intérieur la négresse. Il prit soin de contrôler ses gestes, d'adoucir le ton de sa voix noyée dans sa respiration trop rapide, et dit :

– Il te faut, si tu veux assurer ton salut, aller dénoncer tes maîtres à l'Inquisition, tu es perdue, sinon, je ne peux rien faire contre leur acharnement à te poursuivre.

– Eh bien, j'y vais... qu'est-ce que je leur dirai ? demanda-t-elle en tremblant.

– Tout ce que tu sais, tout ce que tu as vu... Tu ne veux pas ?

– J'irai où vous me direz d'aller, Monsieur. Pourquoi n'irais-je pas ?

– Parce que si tu n'y vas pas, on t'arrêtera, et, par dessus le marché, tu seras excommuniée.

– Excommuniée !

– Oui. Tu es obligée de dénoncer tes maîtres dans les trente jours, sous peine d'excommunication¹. Demain, à dix heures, tu iras à la Table du Saint-Office à la Casa Santa. Dis à l'alcade² que tu veux parler à monsieur

¹ C'était un point de doctrine inscrit dans les catéchismes chrétiens, et courant dans les chrétientés portugaises d'ici et d'Outre-mer. Voir *Inquisição de Goa*.

² En traduisant du latin selon les souvenirs des chrétiens-nouveaux les paroles significatives d'un officier de l'Inquisition, *profectum carceris*, M. A. Herculano emploie le terme "alcade", et fait observer : "Notre traduction est conjecturale.". En fait, le directeur des geôliers, d'après ce que nous inférons de la relation d'un prisonnier, dans le livre cité : "*A Inquisição de Goa*", le mot "alcade" est employé dans le sens que cet éminent historien de l'établissement de l'Inquisition lui donne à la page 132 du troisième volume.

l'inquisiteur ; ils te poseront des questions, et tu répondras, mais attention, Feliciana, s'ils te demandent ce que faisait ton maître, réponds qu'il faisait la même chose que sa mère, ; sinon, tu fais arrêter sa mère, et il reste libre de te faire finir ta vie dans les fers du Limoeiro, ou dans les galères.

La négresse alla faire son examen de conscience comme qui se prépare à se sauver des galères.

De temps en temps, tombait furtivement dans son âme, une goutte aussi douloureuse que de plomb fondu. La négresse s'agitait sur sa couchette, où elle ne put connaître cinq minutes de repos. Un rayon d'angoisse on ne peut plus pénétrante lui transperçait par moments la tête, et, à la clarté du feu qu'il allumait, il lui montrait les attentions, les marques d'affection, et les prévenances que lui dispensait Lourença Coutinho quand elle était malade. Quand les larmes bouillonnantes sous l'effet de cette brûlure, montaient à ses yeux rivés sur les ténèbres, elle demandait de l'aide aux coups de fouet qu'elle avait essuyés, aux autres qui l'attendaient, et puis aux chaînes des galères.

Elle combattit de la sorte jusqu'au jour.

Cependant, la nuit de Duarte ne fut pas plus tranquille. Il calculait les conséquences de cette action à laquelle il pouvait renoncer, si seulement il le voulait. Et si la négresse, frappée de remords, révélait dans les interrogatoires qui suivraient, que c'était lui qui avait été le moteur de cette dénonciation ? Que penserait le monde de sa richesse inespérée ? Que penserait-il de la perfidie d'un homme qui avait détruit une famille ? Une idée lui vint sur laquelle s'appuient tous ceux qui n'ont pas encore eu droit au nom dont ils sont dignes, et qualifie parfaitement leur perversion morale, qui bouscule les bornes du vraisemblable. Il songea à tuer l'esclave en l'empoisonnant à l'heure où il s'avérerait nécessaire de l'ensevelir avec son secret.

La négresse ne pouvait pâlir devant l'inquisiteur qui l'interrogeait, et le secrétaire qui prenait sa déposition. ; mais le tremblement de sa voix disait ce que le teint de sa peau, que, dans son angoisse, la sueur rendait huileuse, ne pouvait dénoncer. La malheureuse sentait déjà dans son corps et dans son âme, les flammes qui s'allumaient, à chacune de ses paroles, autour d'une famille dans laquelle elle avait été élevée depuis sa plus tendre enfance.

Après avoir prêté serment, après avoir été confessée, sommée de se présenter à nouveau quand on la convoquerait, elle sortit. Elle pressa le pas sur le chemin de Bemposta, en essuyant à maintes reprises ses larmes pour voir où elle allait.

Duarte l'attendait anxieusement.

Feliciana se jeta à genoux devant lui, en criant :

– Ce que j'ai fait, c'est qu'on va tuer ma maîtresse, et Dona Leonor qui ne m'a jamais fait aucun mal ! Ne les laissez pas mourir, sinon je vais me jeter dans la citerne !

– Personne ne va mourir, espèce de folle ! dit Duarte. Au premier autodafé, tout le monde est libéré ; je m'arrangerai entre-temps pour te procurer, hors de Lisbonne, une existence où tu t'enrichiras. Je te donnerai une dot, pour que tu puisses te marier avec un officier titulaire de son poste. Lève-toi, Feliciano. Alors ? Tu leur as répondu ?

– Oui, Monsieur, mais eux, parfois, ils me faisaient dire la même chose de beaucoup de façons, et je tremblais de peur devant ce monsieur en cape, avec un bonnet à houpe, qui avait une tête à faire peur...

– C'est bien. Va dîner et mange bien, tes maîtres ne vont souffrir que d'un emprisonnement temporaire. Tu ne te souviens pas de ces coups de fouet ?...

CHAPITRE VII

LES PERSONNES les moins instruites des pages les plus repoussantes que nous avons de l'histoire de l'humanité ; celles qui n'ont pas encore vu, et n'ont pas rougi de voir les livres irréfutables et promis à une longue postérité d'Alexandre Herculano sur l'Inquisition au Portugal, sont pardonnables de juger le caractère de Duarte Cotinel invraisemblable, et de m'en faire le reproche. Elle leur inspire une honorable répugnance, l'infamie poussée à un tel degré, quand le seul but, le seul dessein, c'est de se cramponner à un coffre farci de richesses, par dessus le torrent de larmes et de sang d'une famille, par dessus un bûcher qui fait fondre les chairs et pulvérise les os de celui qui possède ce trésor. Ils en sont étonnés, et réfutent, de bonne foi, comme contraires à la nature et insondables, les abîmes d'infamie d'où ils voient sortir un homme qui ne peut alléguer d'autre raison pour la mort affreuse d'une famille, que la nécessité de la voler, et qu'il n'a pas le cœur de la tuer, un fer à la main, quand elle le reçoit en son sein, en toute confiance.

Étonnez-vous, mais ne devrait-il pas susciter une stupéfaction encore plus grande, Duarte da Paz, cet Hébreu qui recevait de ceux de sa race des torrents d'or pour les sauver à Rome, et les vendait aux bourreaux sacrés de Dom João III ? N'était-elle pas plus incroyable la dénonciation d'un parent, qui espérait soustraire à une confiscation du Saint-Office les trésors de son frère, et à l'occasion de son père, qui se mourait en maudissant l'aveugle Providence, faute de savoir qui l'avait plombé à des dalles que le soleil n'a jamais réchauffé.

La plus grande, la plus haute louange que l'on puisse entonner sur ce siècle, c'est de ne pas y avoir en son sein de personne qui admette la

vraisemblance des traits atroces d'un passé qui n'est séparé de nous que par un siècle et demi Quels jours que ceux-là, et quels jours que les nôtres ! Comme la vie et l'âme humaines étaient alors malheureuses ! Quelles déplorables générations d'infortunés et de scélérats ont roulé dans l'abîme en torrents de boue sanglante ! Comme le soleil de Dieu passerait tristement dans le ciel, qu'est-ce qui se passerait dans le grand Esprit Créateur, là-haut, derrière les rideaux de ces millions d'étoiles !

Il faut porter sa pensée au fond même, au tourbillon de ces deux siècles néfastes qui ont marqué notre opprobre de Dom João III au marquis de Pombal, l'aurore d'un jour meilleur, une aurore souillée de taches de sang, mais enfin l'éveil, la rédemption de l'homme, oublié du Christ, s'est fait jour alors dans ce repaire d'héroïques pirates et d'apôtres sanguinaires ! La Providence ne les considérait pas comme siens, comme son œuvre, comme les fils de son éternité, ces deux siècles ?

La Providence laissait l'Hébreu se débattre sous les chaînes de son cachot, elle laissait le moine se réchauffer aux flammes crépitantes de ses sanglants holocaustes à Jésus.

Mais, un jour, le dernier bûcher devait s'éteindre en dévorant le plus fanatique des tonsurés, le prêtre qui résumait à lui seul l'ascétisme mensonger, les prétendues clartés du Ciel, les dons fallacieux de l'inspiré, les rages théocratiques, tous les herpès qui avaient rongé et empoisonné les liens qui unissaient doucement l'humanité à la croix de son divin rédempteur.

Un jour, un bûcher s'est allumé ; et ce bûcher, qui a été le dernier au Portugal, au moment de s'éteindre, avait laissé un sédiment fangeux où la Providence a fait chercher les chairs, les os, et, je veux bien le croire, l'âme du Père Gabriel Malagrida.

La voilà, la Providence.

Mais qui prendra à son compte les milliers de famille dont les cendres ont été emportées aux quatre vents du Ciel.

La Providence n'en a pas demandé, ajoute une philosophie blasphématoire.

Elle lui en a demandé. De ces bourbiers de ce monde, nous ne pouvons prendre notre envol dans les régions où ces comptes se demandent ; nous croyons cependant, en faisant appel à notre pieuse raison, que les fils de saint Dominique, et ceux des saints pontifes ont été appelés à en rendre, et qu'ils les rendirent comme des criminels d'une période en un monde où la législation civile n'était pas plus miséricordieuse que la religieuse.

Je crois que personne n'a vécu une vie dont il n'eût pas à répondre quand le nom d'assassin peut être lu sur la liste de son créateur.

C'est pour cela que je demande aux oracles de nos jours si les caprices des rois n'ont rien à dire sur leur justice, quand on leur demandera pourquoi blanchissent encore les ossements dans les plaines qu'ils ont traversées, à la tête de leurs troupeaux.

Je ne sais pas quelle raison il peut y avoir qui légitime la mort de ceux qui combattent ; fût-ce contre un drapeau ; et l'on pleure sur la page ourlée de noir de ceux qui sont tombés dans les luttes religieuses, plus ou moins lâchement assassinés.

Entre deux cadavres, l'on ne fait aucune distinction.
C'est la même boucherie.

CHAPITRE VIII

CE FUT ENFIN le 5 octobre, le jour du second anniversaire de la petite Lourença.

Diogo de Barros se trouvait avec tous ses enfants et petits-enfants, et un certain nombre d'autres parents de Jorge, à midi, chez l'avocat António José da Silva, ils avaient au préalable remis leurs cadeaux, qu'on avait placés sur des plateaux d'argent couverts de serviettes d'un blanc immaculé, que portaient sur leur tête des esclaves, accompagnées de laquais de leurs maisons respectives.

À une heure, le dîner se trouvait sur la table. Tous s'attablèrent joyeusement, excepté le père de l'enfant qu'on fêtait, parce qu'il avait reçu, une demi-heure avant, un mot de Duarte Cotinel Franco, où celui-ci exprimait son regret de ne pouvoir quitter un poste, d'où il observait la façon dont l'Inquisition travaillait à tisser une intrigue contre son ami, une intrigue exigeant que l'on trouvât un remède de toute urgence.

Terriblement surpris, António da Silva cacha à tout le monde, et même à son épouse, le contenu du billet, pour ne pas troubler le plaisir de ses invités. Il jugea que cette intrigue serait vite démontée grâce aux efforts de son ami, ou serait plus tard suivie d'effet : quoi qu'il en fût, il s'abstint d'alerter sa famille et ses hôtes, et se contenta d'annoncer que Duarte Cotinel manquerait le dîner pour des raisons excusables.

La petite Lourença passa, pendant le repas, dans les bras de tous, et c'est dans ceux de Diogo de Barros, son parrain, qu'elle resta le plus longtemps.

L'ancien, déjà au courant du départ de Leonor, dans un bref délai, fixait ses yeux humides sur sa filleule, et lui disait :

– Tu n'arrives pas à reconnaître ton ami décrépit. Quand tu auras sept ans, ta mère te parlera de moi, et te dira à quel point j'aimais tes grands-parents, ainsi que tes parents et toi-même, mon petit ange du ciel.

– Ces larmes vont, mon oncle, gêner la fête de notre Lourença, dit Leonor. Qui sait où nous allons nous retrouver à l'étranger ? Il me semble que nous oublions déjà...

– Nous n'oublions pas, non, fit António José, absorbé et triste.

– Qu'y a-t-il, António ? demanda Lourença.

– Rien, ma mère !...

Et prenant sur la table une chope indienne blanche, il s'écria :

– Buvons à la santé de Duarte Cotinel Franco, notre honorable ami, un de ces amis que la Divine Providence donne aux malheureux qui ne la refusent et ne l'offensent pas ! Buvons à la santé du généreux défenseur qui a manqué cette fête de famille, parce qu'il ne pouvait en même temps se trouver ici et la défendre contre les traquenards de nos ennemis ! Buvons à la santé de Duarte !

Tous burent, sauf Leonor et Lourença :

– À la santé de Duarte !

– Tu ne bois pas, toi ? demanda António à son épouse.

– J'étais distraite... répondit-elle et prenant son verre, elle dit : à la santé des amis sincères !

Lourença Coutinho but elle aussi.

António José les regarda sévèrement, et murmura :

– Vous êtes ingrates !...

– Et alors, Monsieur Silva, s'exclama Diogo de Barros. Sont-ce là des mots qui se disent ?

– Que voulez-vous, Votre Seigneurie, rétorqua l'Hébreu, je ne suis pas encore arrivé à prouver à ces créatures que Duarte est un homme de bien !...

– À moi non plus, fit Diogo.

– Comment ça ?! reprit António José au comble de l'étonnement, à vous non plus !

– Non ; mais ne débattons pas à ce sujet aujourd'hui, Monsieur le docteur. Employons un langage tendre, que cette enfant puisse entendre. Approchez-moi ce plateau de dragées de ma petite filleule...

Il y eut un grand fracas à la porte de l'escalier et tous se turent. Avant qu'un domestique ne vînt les prévenir, Duarte Cotinel apparut, les yeux hagards, le visage défait.

Un grand nombre de voix s'écrièrent :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Viens par ici, António !... Vite... Vite...

Tous se levèrent, seul l'Hébreu vint le rejoindre dans la salle la plus proche.

– On va t'arrêter, dit l'intendant en haletant.

– M'arrêter ? Déjà ?...

– Les familiers et les officiers de justice se trouvaient déjà à l'entrée de la rue. Je sais que l'ordre concerne également ta mère et ta femme. Mon père n'a pas pu te sauver ; mais il va t'arracher bientôt à la prison... Ne perds pas la tête à présent, António ! Viens ici !...

Le juif courait d'un côté à l'autre, pris de vertige, il appuyait ses mains sur ses tempes.

– Allez, viens... Écoute-moi...
– Quoi ? dit António secoué par un spasme d'idiot.
– Il faut sauver ton trésor des griffes de l'Inquisition. Tu sais que les riches Hébreux peuvent se sauver des flammes, ils n'ont plus qu'à mendier en sortant de leur cachot.
– Je le sais... et alors !
– À qui confierais-tu tes richesses ?
– À qui ?... À toi, à toi... Duarte !...
– Et tout de suite ! ce doit être tout de suite, avant que les familiers ne saisissent tout ce qui est à l'intérieur. Amène-moi à l'endroit où se trouve le trésor, je descendrai avec lui par les renforcements de la cour, et je m'enfuirai quand les familiers seront entrés.

António courut à sa chambre, ouvrit le grand tiroir d'une armoire, et lui remit le coffre, en parvenant à peine à articuler :

– Ne nous abandonne pas, ne nous abandonne pas...

Duarte descendit en toute hâte dans la cour et se cacha dans la chambre des domestiques.

Quelques instants après, les familiers du Saint-Office entrèrent avec deux officiers de justice.

Quand ils arrivèrent en haut de l'escalier, ils entendirent force lamentations. Ils frappèrent.

Diogo de Barros alla les trouver, les familiers devaient le connaître : c'étaient deux membres de familles fort nobles, nées dans deux des plus éminentes maisons de la monarchie.¹

Les joues ruisselantes de larmes, Diogo de Barros prononça des phrases suppliantes, poignantes, et cependant inutiles.

L'un des familiers dit :

– Vous savez, Votre Seigneurie, les obligations qui sont les miennes, puisque, en tant que familier du Saint-Office, vous connaissez parfaitement les vôtres.

– L'une des prisonnières a une petite fille de deux ans, dit Diogo. Comment est-ce possible ?

– Comme la coutume l'exige, répondit l'envoyé de l'Inquisition, les enfants sont confiés à la garde de qui veut bien se charger d'eux.

Les cris redoublèrent à l'intérieur, parce que Leonor avait entendu le familier dire : "Les enfants restent."

Diogo rentra, et les sbires le suivirent.

Leonor tournait autour de ses hôtes, comme pour leur échapper, dans la crainte qu'on ne lui arrachât sa fille. Doulousement abruti, plongé

¹ Les premiers fidalgos du Portugal tenaient pour un fort grand honneur de pouvoir fixer à leur épaule l'insigne des sbires de l'Inquisition. C'était une médaille en or où étaient gravées les armes du Saint-Office.

dans sa léthargie, António José, considérait, à un coin de la salle, les mouvements frénétiques de sa femme. Personne ne voyait comment le consoler, personne ne le pouvait, tout le monde pleurait.

Les bras croisés, les familiers attendaient la fin de cette tourmente, et toisaient de haut en bas les fils de Diogo de Barros, qui, dans un moment de colère malvenu, avaient posé la main sur la garde de leurs épées.

António José sortit de sa stupeur, et s'avança, avec une certaine présence d'esprit, vers sa femme, lors de l'une de ses courses folles.

– Il n'y a rien à faire, Leonor ! lui dit-il. Confie notre fille à monsieur Diogo Barros.

Les dames entourèrent Leonor, et la soutinrent. L'enfant poussait des cris. Pensant qu'elle l'étranglait en la serrant dans ses bras, ou parce qu'elle avait perdu connaissance, sa mère la lâcha. L'une des dames passa dans la salle voisine avec la fillette.

Diogo de Barros demanda à ses collègues la faveur d'autoriser Leonor et sa mère à se faire transporter en litière à la Santa Casa.

Ils répondirent :

– Ce n'est pas de notre ressort.

Il leur demanda d'attendre qu'il eût parlé au cardinal inquisiteur.

Ils répondirent qu'ils ne pouvaient attendre plus longtemps.

Leonor et Lourença prirent leurs mantilles, et descendirent, en s'appuyant aux épaules d'António José.

L'un des officiers de justice ferma les portes, après avoir donné, de la part du Saint-Office, l'ordre à tous les esclaves et à tous les serviteurs de sortir.

C'est ainsi que se termina, le 5 octobre 1737, le second anniversaire de la fille d'António José da Silva.

CHAPITRE IX

L'INQUISITION organisait chaque jour deux conseils, dits ordinaires. L'un se tenait de huit à onze heures, l'autre de midi à quatre heures.

Quand les prisonniers arrivèrent à la Santa Casa, les inquisiteurs et le secrétaire avaient quitté la Table du Saint-Office.

L'alcade les conduisit dans une vaste salle, éclairée déjà par des lampes pendant au plafond enfumé, et les pria d'attendre, en recommandant à Leonor, qui sanglotait, un silence total.

Un gardien, ou un geôlier, resta adossé à une très haute porte.

António José s'assit sur un tabouret en bois entre son épouse et sa mère. Il serra leurs mains à toutes les deux, et murmura :

– Ne vous découragez pas, Duarte m'a assuré que nous allions bientôt sortir.

Lourença lacha un gémissement, et balbutia juste :

– Duarte !... Je crois que nous sommes perdues !...

– Pas du tout... Pas du tout... Te sens-tu du courage, Leonor ?

– Oui... Je suis mère... s'exclama-t-elle en levant la voix.

Le gardien émit un long *chut*.

À cinq heures, l'alcade revint, et dit aux prisonnières de le suivre.

– Adieu ! dit Leonor à son mari, en appuyant son visage sur sa poitrine.

Lourença déposa un baiser sur celui de son fils, et lui dit.

– En attendant que Dieu nous réunisse, mon fils chéri !

António José les embrassa en même temps, et tomba à genoux avec elles.

– Venez, femmes ! dit l'alcade, imposant le respect.

Ils se levèrent : Dieu les a vus se lever et se séparer. Il les a vus parce que Dieu se trouve en tout, et voit tout.

En attendant le retour de l'alcade, l'Hébreu resta à genoux, la tête appuyée contre le tabouret. Il entendit les pas sonores du chef des geôliers ; il se leva et lui demanda :

– Pouvez-vous me dire, par pitié, si ma femme et ma mère resteront ensemble ?

– Elles resteront ensemble jusqu'à demain. Suivez-moi.

António José fut conduit dans la cellule de dix empan où il avait été enfermé onze ans avant ; c'était le numéro six du couloir dit *renoué*. L'alcade demeura quelques secondes pour lui montrer son grabat et sa couverture, le pot à eau, et le gobelet ; puis il sortit avec sa lampe, fit tourner la clé, et plongea dans de profondes ténèbres cet ergastule, suivant l'ordre des lévites d'un Seigneur, qui avait dispensé une lumière universelle, un jour où il était de bonne humeur, avant de créer les lévites un jour où il ressentait quelque rancœur envers ses créatures. Je ne sais si l'Hébreu médita longtemps là-dessus : le blasphème, dans cette situation, représenterait une vertu peu commune.

Si Dominique de Guzman se trouve quelque part, et garde le souvenir des services qu'il a rendus au genre humain, il doit pouvoir prendre en compte ce que fut cette nuit pour António José da Silva, Leonor, Lourença Coutinho, et cette petite fille sans voir le sourire ou les larmes d'une personne connue.

À six heures et demie, la porte de la cellule six s'ouvrit ; le garde plaça à côté de l'Hébreu une assiette de riz avec une tranche de poisson, et sortit¹.

¹ Les aliments des prisonniers, à peu de choses près, aux heures où on les leur distribuait, étaient les mêmes dans toutes les prisons de l'Inquisition sur le territoire portugais. L'auteur de *L'Inquisition de Goa*, lequel a longtemps été, comme on l'a dit, un jouet entre ses mains, dit ceci à propos des aliments : "Les prisonniers sont bien traités ; ils prennent trois repas par

António José resta un bon moment à regarder la flamme de la lanterne que le geôlier avait posée à côté de son assiette. Le gardien revint, et lui dit de manger.

– J'en suis incapable, répondit le prisonnier.

Le gardien sortit avec la lumière, et fit jouer les verrous de la porte.

Au point du jour, António José avait les yeux rivés sur la haute lucarne, par laquelle entrait la lumière à travers les barreaux. Dès que la cellule fut bien éclairée, il regarda autour de lui et reconnut les murs. Il vit un nouveau détail : c'était une croix, dessinée avec du sang, à la tête du grabat. Un malheureux avait laissé là ce témoignage de sa religion, avec le sang soustrait à son tortionnaire. À six heures, on lui apporta son petit déjeuner. Après avoir prié, il reprit courage. Après avoir prié qui ? On l'ignore ; mais des témoins conjurés contre lui dirent qu'à travers les judas de la prison, ils l'avaient vu prier à genoux. Il priait Dieu.

Ce qui est sûr, c'est que ça lui a donné une lueur d'espoir. Il accepta le petit-déjeuner et mangea parce qu'il espérait s'en sortir avec quelques coups de fouet. On lui donna un balai pour essuyer son cachot, un pot de chambre pour un autre usage, et une bassine qui servait de couvercle au pot-de-chambre, et devait recueillir les ordures. On lui coupa ensuite les cheveux, on lui fit revêtir la tenue de l'établissement, et on le dépouilla de tous les vêtements qu'il portait.

Onze ans avant, l'Hébreu avait laissé là un alcade qui le traitait moins cruellement, bien qu'il ne lui eût jamais concédé le droit d'avoir un livre¹. Le nouvel officier de justice, qui l'avait remplacé, montrait la férocité commune à tous ces fonctionnaires de la Santa Casa, et sans doute une extraordinaire férocité à son égard.

Leonor et Lourença avaient passé la nuit ensemble. Nous ne nous permettons pas d'esquisser en chargeant le trait les angoisses, que l'on peut arriver à présumer, des deux femmes. La plume la plus à même de les dépeindre, même entre les doigts de Lorente et d'Alexandre

jour, le petit déjeuner à six heures du matin, le déjeuner à dix, le dîner à quatre heures de l'après midi. Aux noirs, on leur donne un bouillon de riz, qu'on appelle cange en français, au petit déjeuner, du riz et du poisson au déjeuner et au dîner. Les blancs sont mieux traités : on leur donne le matin un pain frais de trois onces, du poisson frit, un fruit, et une andouillette, si c'est le dimanche ou le jeudi ; et, ces jours-là, au déjeuner, on leur donne de la viande, un pain comme au déjeuner, et une assiette de riz, ainsi qu'un ragoût avec beaucoup de sauce, pour agrémenter le riz qui est simplement cuit avec du sel. Les autres jours, il y a toujours du poisson au dîner, le soir, on leur donne du poisson frit, du pain, du riz, et du ragoût ; de la viande, on n'en mange jamais le soir." L'auteur inconnu présume que le fait de s'abstenir de viande vise à éviter les indigestions. Ces particuliers soucieux de l'hygiène, préservaient les corps afin de mieux purifier les âmes par le feu. La même piété prévalait à Lisbonne. Voir l'ouvrage cité p. 81 et 82.

¹ Dans les cachots de l'Inquisition, même les prêtres qui y sont incarcérés n'ont pas droit à un bréviaire.

Herculano, retombe ici, découragée. Cette inefficacité, cette incapacité à d'écrire d'inénarrables angoisses fait honneur au cœur de l'homme.

Le lendemain, vers onze heures, un gardien sépara les prisonnières. Elles s'embrassèrent. Lourença dit à l'épouse de son fils.

– Si nous restons en vie... jusqu'à l'autodafé.

Quand elle se retrouva seule, Leonor d'agenouilla et dit :

– Je te rends grâce, mon Dieu, d'avoir emporté ma mère et mon père ! Dieu de Miséricorde, otez-moi également ma fille, si je ne dois plus la voir... Otez-la moi, Seigneur, pourvue je puisse m'en aller résignée !

En même temps, l'officier du Saint-Office entra dans la prison de l'Hébreu pour l'exhorter à déclarer exactement ses avoirs, en ajoutant :

– Je vous le dis de la part de Jésus-Christ, si vous êtes innocent, on vous remettra tout ce qui vous appartient ; si vous cachez quelque chose, votre innocence aura beau être plus tard reconnue, vous perdrez tout.

António José répondit qu'il avait laissé tout ce qu'il possédait chez lui, Largo do Socorro ; il ajouta qu'il avait hérité peu de biens de son père, et que son maigre héritage, il l'avait employé embellir sa demeure.

À une heure de l'après-midi, l'alcade et un garde l'amènèrent à la Table du Saint-Office occupée par trois inquisiteurs et un secrétaire. On le fit asseoir sur un simple tabouret, l'unique objet méprisable au milieu des somptueux fauteuils, des tapis, et des guadamaciles qui décoraient la vaste salle. Le secrétaire s'asseyait tout contre le haut bout de la table, tournant le dos à un grand Christ qui s'élevait jusqu'à la voûte. L'interrogatoire commença, après qu'on lui eut fait prêter serment sur un missel. On lui demanda s'il savait pourquoi il avait été arrêté. Il répondit que non. On lui demanda "par les entrailles de Notre Seigneur Jésus-Christ"¹ d'avouer pour éprouver plus vite la bonté et la miséricorde de ce tribunal envers ceux qui se repentaient sincèrement.

L'Hébreu dit qu'il se jugeait victime d'odieux intrigants, qui avaient voulu voir dans ses comédies de surnoisés insultes à la religion catholique. Les inquisiteurs insistèrent pour qu'il poursuivît ses conjectures.

On lui lut ce qu'il avait dit, on lui demanda de signer. L'on fit sonner la clochette, l'alcade entra, le secrétaire fit un geste de la tête, l'Hébreu sortit.

António José voulut lire sur le visage des inquisiteurs une bonne nouvelle. Il se les imagina affables dans leurs façons, émus dans le ton de leurs interrogatoires. Il se rappelait la dureté d'autres qui, la première fois, et dès les premières questions, menaçaient de le torturer. Il sortit rassuré : il adressa aux cœurs de son épouse, de sa mère, et de sa petite fille un sourire d'espoir.

¹ Ce sont les formules sacramentelles, qu'ils utilisèrent dans toutes leurs questions.

CHAPITRE X

C E JOUR-LA, à une heure plus que tardive, Duarte Cotinel se trouvait encore enfermé dans sa chambre. La nuit, il l'a passée sans fermer l'œil, un supplice atroce, avec des intermittences d'allégresse infernale. Il avait là le trésor d'António José da Silva. Il l'avait ouvert, avait plongé ses mains dedans, compté les bijoux, compté les brillants, tout y était, ainsi qu'une bague qu'il n'avait jamais vue, celle du grand argentier, le cadeau que Dom João de Bragança avait fait à son adroit chasseur dans le parc de Vila Viciosa. Mais dès qu'il détachait les yeux des pierres flamboyantes, dès qu'il refermait le couvercle du coffre, d'autres flammes se ranimaient en lui, éclairant trois personnes qui se tordaient affreusement, attachées à trois poteaux, les langues de feu qui montaient, serpentaient autour d'elles, la fumée noire qui montait en colonne des couches de bois et les étincelles qui luisaient dans l'épais brouillard, et les cris stridents qui couvraient le crépitement du bûcher.

Dès qu'il fut parvenu à supporter cette vision, dès qu'il eut découvert qu'il y avait un secret magique pour la dissiper, il suffisait d'ouvrir le coffre, le plaisir intense qu'il éprouvait à tirer et reposer les précieuses couches d'objets précieux lui permirent de trouver le sommeil. Or la profondeur de son sommeil à onze heures du matin, personne n'eût pu la distinguer de celle d'un juste.

Il fut pourtant réveillé à onze heures par le fracas de coups que l'on donnait à la porte. Il sauta de son lit, ouvrit les fenêtres pour s'assurer qu'il y avait le soleil et de la lumière pour lui, comme pour n'importe quel juste qui se lève de sa dure couche de pénitent pour louer la lumière, l'air et le soleil de Dieu.

Il entendit le cri convulsif de Feliciano ; il se vêtit à toute hâte, et ouvrit.

La négresse venait lui annoncer qu'il y avait dans la cour un familier et un huissier du Saint-Office, qui voulaient la voir.

– Trouvez un moyen de me cacher, par les cinq plaies ! criait-elle.

– Te cacher ?! Pourquoi ? dit-il placidement. Tu crois donc qu'on va t'arrêter ?

– Que se passe-t-il alors ?

– Tu ne vas pas te faire arrêter, pauvre bête ; on va de nouveau t'interroger au sujet de ce que tu as déjà dit ; tu comprends, femme ?

– M'interroger de nouveau ? reprit-elle. Devant ma maîtresse ?

– Non. On va te reposer des questions sur ce que tu as dit avant de te renvoyer, comme d'habitude. Tu crois donc que les témoins sont eux aussi mis en prison ? Le familier est là, parce que cela se passe toujours comme ça ; c'est lui qui va chercher les témoins.

Malgré les explications rassurantes de Duarte, l'esclave songea à s'enfuir en passant par la ferme ; mais le familier et l'huissier s'empresèrent de signifier péremptoirement leur volonté à l'intendant, de sorte que l'esclave ne trouva pas le temps, ni l'occasion de s'enfuir.

Duarte sortit après elle, et prit le chemin du tribunal.

La noire fut conduite à l'audience ; l'intendant de Bemposta pénétra dans la demeure de l'alcade, où il passa une demi-heure à s'entretenir avec lui sans que rien ne filtrât.

L'alcade restait redevable au père de Duarte, le chapelain des infants, de sa nomination dans cette fonction bien rétribuée. L'intendant savait qu'il avait en cet homme un auxiliaire puissant et sûr pour n'importe quelle entreprise, sans avoir à y aller de sa poche pour acheter une âme assez basse pour se vendre cher. La conversation entre les deux hommes fut vite terminée parce que les occupations de l'alcade étaient nombreuses et ne lui laissaient que peu de répit, surtout durant ce mois d'octobre, où l'on célébrait régulièrement des autodafés — car c'était à ce moment-là que tombait le premier dimanche de l'Avent, et que les interrogatoires et les tortures des prisonniers se faisaient alors plus fréquents.¹

Dans le court laps de temps où ils se parlèrent, ils se mirent d'accord sur les points essentiels en ce qui concerne la négresse, et les malheureux contre-temps qu'ils avaient prévus pour mieux y remédier.

Après avoir été interrogée, Feliciano entendit son témoignage, et signa d'une croix. On la fit sortir, mais, comme elle se dirigeait vers la cour, le garde lui indiqua une autre direction, en lui disant :

– Par ici.

La négresse prit peur et demanda, saisie d'angoisse : "Je vais être emprisonnée ?"

On l'enferma. Elle se mit aussitôt à pousser de cris, et à se tordre sur le sol.

Les gardes arrivèrent avec des verges et la menacèrent. On appela l'alcade pour la calmer. Il voulait rester seul avec la négresse pour la reconforter avec des arguments rassurants, comme il se devait ; mais, comme les statuts de l'Inquisition interdisaient qu'un officier préposé aux cachots se trouvât avec un prisonnier sans qu'un autre fonctionnaire assistât à l'entretien, l'alcade s'appuya sur ses craintes pour la tranquilliser.

¹ Le Saint-Office préférait le premier dimanche de l'Avent parce que l'Évangile de ce jour parle du Jugement Dernier, et qu'en brûlant ce jour-là leurs pécheurs, les inquisiteurs célébraient d'avance la sentence du Juge Suprême.

Le lendemain, le garde prévint l'alcade que la négresse hurlait qu'elle avait menti sous serment, et qu'elle voulait se dédire en présence des inquisiteurs, et raconter ce qui s'était passé avec la personne qui l'avait fait jurer.

L'alcade avertit Duarte Cotinel, qui sans s'attarder plus longtemps qu'il ne fallait pour se procurer un flacon, se rendit à la Santa Casa, et resta peu de temps avec son confident.

La négresse ne cessait de crier et de demander à ce qu'on l'entendît. Peu avant l'heure du souper, sous prétexte de la punir, l'alcade entra seul dans sa cellule, et lui parla en des termes si doux, lui faisant miroiter la perspective de quitter le Saint-Office dans un si bref délai, que la malheureuse se calma, et promit de manger et de se tenir tranquille jusqu'au lendemain dans l'espoir d'être alors libérée.

Feliciano mangea avec un certain appétit. Elle ne trouva pas un goût particulièrement âcre au jus de sa soupe de poisson, mangea bien, en comptant bien dormir pour faire passer le temps. Une demi-heure après, alors qu'elle pensait qu'elle allait s'endormir, elle sauta de sa paille en criant, prise d'angoisse. Elle hurlait au secours, les geôliers accoururent. Feliciano se plaignait de sentir des douleurs infernales au ventre ; elle se roulait sur le sol, se levait d'un bond, se précipitant contre la porte pour s'enfuir. Au cours d'une de ces tentatives que les gardiens repoussaient, la négresse tomba, se débattit, allongea ses jambes d'un mouvement convulsif, tordit affreusement la bouche et les yeux, et mourut.

Le moins imparfait des biographes d'Antônio José, José Maria da Costa e Silva, écrit ceci à propos de cette esclave :

"Lourença Coutinho, la mère du poète, avait une esclave noire, parce qu'en ce temps-là, il y avait encore des esclaves en ce royaume, et cette esclave était malhonnête et dissolue, comme elles le sont toutes, ainsi que presque toutes les domestiques.

Antônio José da Silva la châtia, et fit naturellement preuve d'une rigueur comparable à celle que l'on montrait dans de tels cas au Brésil : la négresse était vindicative comme presque tous les nègres, et poussée par sa propre malignité, ou sous l'incitation d'une ou de plusieurs personnes à qui elle s'en est plainte, le dénonça au Saint-Office comme judaïsant et relaps...

*La justice de Dieu ne voulut pas cependant que cette femme perverse continuât de travailler à la ruine de son maître, et jouît de sa vengeance au prix d'une si grande trahison : à peine la négresse fut-elle entrée dans sa cellule, elle fut saisie de telles terreurs que peu de jours après elle avait cessé de vivre."*¹

Je suis porté à croire plutôt aux effets du poison de Duarte Cotinel qu'à l'épouvante et aux remords de la négresse.

¹ Vol.X, p. 332 et 333 du *Dictionnaire Bibliographique*.

CHAPITRE XI

LES RARES AMIS et les nombreux ennemis d'António José da Silva s'étaient mis en campagne.

Ses ennemis, c'étaient les hommes de lettres qui se jugeaient compris dans l'allégorie où il montre ceux que Don Quichotte et Sancho Pança a chassés à grands coups de pied du Parnasse, c'étaient les pieux spectateurs de ses comédies qui riaient fort à ses indécentes facéties et critiquaient sa grasse licence ; c'étaient les prêtres qui, à travers les jalousies de leurs loges avaient entendu les flèches qu'il leur avait décochées.

Les amis, il en avait deux, dévoués, qui se dépensaient pour lui : c'étaient Diogo de Barros et le comte de Ericeira ; mais l'ami sur lequel il comptait le plus, et qu'il estimait le plus, c'était Duarte Cotinel.

Le comte entrevit immédiatement le désastre, d'après le froncement avec lequel le grand inquisiteur, Nuno da Cunha, un de ses parents, accueillait, sans y prêter plus d'attention, ses requêtes justifiées à, propos du juif. Diogo de Barros, de son côté, n'arrivait pas à entamer les cœurs de bronze des membres du Conseil Suprême, Tous, d'une seule voix, professaient une haine viscérale à l'égard du juif qui avait pu échapper à un juste châtement, pour retomber dans les mêmes erreurs ; et attenter, en plus, aux bonnes mœurs en exposant au peuple les tableaux irrégieux et malséants de ses opéras, farcis d'idées païennes, d'hérésies et de sarcasmes contre la piété.

Comptant sur l'aide que pouvait lui apporter le regard suppliant de la petite fille qu'il gardait chez lui, Diogo de Barros allait voir les inquisiteurs avec elle, il la tenait dans ses bras, il apprenait à l'enfant à dire "Pitié !" à ces hommes sévères qui lui faisaient peur.

Certains d'entre eux disaient, en touchant le visage de la petite : "Que Dieu t'éloigne de tes parents ; ils pourraient perdre ton âme."

D'autres lui tournaient le dos, et répondaient aigrement quand on les sollicitait de rendre la liberté aux trois relaps qui avaient si mal payé la miséricorde des entrailles de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Cependant, António José était effaré de ne pas être convoqué pour un nouvel interrogatoire au bout de vingt jours de prison. Le mois d'octobre était passé ; c'était déjà pour lui un point acquis qu'il resterait incarcéré encore une année, jusqu'au premier autodafé, à moins qu'à la suite de circonstances extraordinaires et qui se sont fort rarement présentées, il se voie libéré sans avoir à essayer le cérémonial de ce spectacle couronné par la mort des uns, la pardon des autres — un spectacle "de justice et de miséricorde" comme disait le bandeau qui entourait le panneau représentant le fondateur du Saint-Office, arboré au cours de la procession : ce

saint Dominique tenait à l'une de ses mains un rameau d'olivier, à l'autre une épée nue.

Le procès était cependant intenté, l'enquête auprès des témoins se poursuivait. Quels témoins ?

Le moment est venu, pour le romancier, de baisser le rideau sur son imagination, et de s'appuyer sur les rares éléments auxquels il puisse recourir, pour ne pas glisser sur la pente des hypothèses qui l'éloignent du sujet.

Le procès d'Antônio José da Silva figure dans les Archives Nationales de la Tour du Tombo ; il est passé de là aux chartes des Inquisitions en 1821. Quelques curieux possèdent une copie du procès ; je ne l'ai pas vue, et je ne suis pas encore à même de consulter les pièces les plus importantes, qui méritaient une publicité usurpée par un fort inutile fatras qui encombre les bibliothèques.

Costa e Silva a assisté au procès, ou à ses moments essentiels ; un individu qui se flattait cependant d'être futilement prolix, dans de nombreuses pages à propos de rien, s'est montré plus que fragmentaire dans la biographie qui représente une importance extrême de ce remarquable auteur, inconsideré dans certains éclaircissements qu'il donne légèrement. Un autre bibliographe d'un meilleur aloi, monsieur Inocencio Francisco da Silva, nonobstant la notice brève et succincte qu'il réserve aux opéras du juif, prend soin de corriger en passant les graves erreurs de ses prédécesseurs, et rétablit avec discernement la vérité sur certains faits on ne peut plus essentiels. Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne le procès, il est judicieux de nous appuyer sur ce qui sera écrit par une personne qui l'aurait étudié. Dans cette partie, je vais transcrire les rares informations que nous donne Costa e Silva. Voici ce qu'il dit :

"Une fois le prétendu coupable enseveli dans le cachot numéro six, du couloir que l'on appelait nouveau, l'on s'employa à mettre sur pied son procès, et, comme ils manquaient des preuves, et que les charges n'étaient pas clairement énoncées et définies, car toutes se résumaient à de vagues accusations, comme celles que pouvait lancer une négresse crédule du Cap Vert, ses juges ou ses bourreaux voulurent, pour se sortir d'affaire, en susciter dans la prison même.

De son procès... Il ressort que les gardiens furent chargés de guetter par les écoutes, autrement dit les trous percés aux coins des plafonds dans les cachots de ce terrible tribunal, et disposés de telle sorte que l'on pût entendre tout ce qui s'y passait, comme je l'ai noté en visitant une bonne partie de ces culs de basse fosse, quand ils furent ouverts au public en 1821. Que presque tous les gardiens ont dit, dans leurs dépositions, qu'ils l'avaient vu à maintes reprises s'agenouiller, se signer, et réciter avec dévotion des prières chrétiennes ; ils ajoutaient juste que, certains jours, il ne touchait pas à la nourriture, c'était naturellement (disaient-ils) pour respecter les jeunes de la loi de Moïse.

Il ressort également de ce même procès que le poète a protesté de son innocence, qu'il a produit pour sa défense de nombreux témoins, parmi lesquels de graves religieux de différents ordres, y compris de celui des dominicains, et qu'ils se sont tous portés garants de son zèle religieux, de sa ponctualité dans le respect des préceptes de l'Église..."

Quels témoins ont donc déposé contre António José ? Les gardiens des cachots, les officiers subalternes, des créatures de l'alcade, à qui incombait la direction interne des prisons. Contre le témoignage des gardiens et la déposition de l'esclave assassinée, ils s'avèrent inutiles, les efforts plus ou moins soutenus des moines de différents ordres, avec lesquels l'Hébreu avait toujours industrieusement entretenu de bonnes relations, pensant qu'il se ménageait ainsi des protecteurs en vue de la crise qu'il avait toujours pressentie. Duarte Cotinel avait apporté dans les antres de Santa Clara la valeur du plus petit des brillants qu'il avait récupérés, et avait corrompu les sept consciences qu'il lui fallait pour présenter la preuve que, parfois, le prisonnier ne mangeait pas, et n'avouait pas, dans les interrogatoires qui s'ensuivaient, la raison pour laquelle il s'abstenait d'absorber de la nourriture.

Lourença et Leonor finirent par avouer sous la torture ; nous ignorons quelles révélations elles auraient faites, elles leur ont été arrachées par la douleur. Il est naturel que, dans l'espoir d'obtenir le pardon, Lourença s'accusât de judaïsme, et que Leonor, poussée par le même espoir, mentît aux bourreaux pour qu'au nom du Dieu Miséricordieux, ils lui pardonnassent cette faute.

Il s'écoula dix-sept mois. Le procès des prisonniers fut clos le 11 mars 1739. La sentence de mort d'António José da Silva, à la réquisition du promoteur, dont les pièces furent dressées le jour même, fut aussitôt remise entre les mains du bras séculier. L'arrêt signifiant cette condamnation ne transpira pas. Cette vie était déjà irrémédiablement condamnée au bûcher, alors qu'aussi bien le prévenu qu'un grand nombre de ses amis espéraient son absolution lors de l'autodafé prévu pour le mois d'octobre suivant.

Il se passa encore sept mois.

Durant cette période, le spectacle qui attirait le plus de spectateurs au Théâtre de la Mouraria, c'était l'opéra du juif, le *Précipice de Phaéton*, dont les premières représentations avaient eu lieu, quand l'auteur moisissait depuis trois mois dans son cachot, en janvier 1738. Le public ovationnait le malheureux, sans oser critiquer la justice qui tuait à petit feu le plus gai et le plus populaire de ses auteurs.

Les prêtres étaient là, ils pouffaient dans leurs loges, les familles des inquisiteurs se pressaient pour se régaler du talent de l'Hébreu, qui, à ces heures-là, s'agenouillait en demandant à la Providence un témoignage de son pouvoir.

Le mois d'octobre se rapprocha. António José, comme on ne l'avait pas convoqué les derniers mois pour un interrogatoire, devait en tirer deux conjectures : l'on avait déjà prononcé sa sentence de mort, ou décidé de lui accorder son pardon, pourvu qu'il abjurât durant l'autodafé. Il ne songea pas trop longtemps à la plus épouvantable des hypothèses : il se fiait à son innocence, aux démarches de ses amis, à l'amitié fraternelle de son cher Duarte, et, plus que tout, à la justice de Dieu.

Dès le premier jour de ce mois d'octobre fatal, le cœur de l'Hébreu sautait dans sa poitrine chaque fois qu'on faisait jouer les serrures de sa cellule. Il fixait le visage de l'alcade, qui jamais ne l'a tourné vers lui, bien en face, les rares fois où il pénétrait dans son cachot ; il demandait aux geôliers de lui dire quelque chose sur son sort ; il demandait des nouvelles de sa mère et de Leonor ; il les suppliait de lui dire au moins si elles étaient en vie. Ils ne lui répondaient pas, suivaient rigoureusement les prescriptions du Saint-Office, comme s'ils étaient conscients que tout écart entraînerait la mort.

Le 16 octobre, à trois heures de l'après-midi, António José da Silva entendit un bruit de pas le long du couloir ; il colla son oreille au sol, et sentit qu'ils s'approchaient de sa cellule. La porte s'ouvrit, et aussitôt le promoteur de l'Inquisition fit son apparition avec un officier de la justice séculière.

Sans regarder le prisonnier en face, le promoteur lut posément la sentence ; "Vous serez remis à la justice séculière, mis à mort, brûlé, en tant que convaincu, opiniâtre, et relaps."

Une fois la sentence lue, l'officier de justice entoura les mains du prisonnier d'une corde, signifiant pas là qu'il prenait possession du prévenu que la justice ecclésiastique lui avait abandonné.

António José mourut dans l'heure. Il se tenait debout, avait les yeux brillants, respirait, entendait et comprenait, mais il était mort.

Il ne resta, à côté de lui, après le départ du promoteur et de l'officier de justice, qu'un homme, qui pleurait. C'était le jésuite de São Roque, le père Francisco Lopes, à qui revenait le soin de conduire la victime à l'oratoire.

L'Hébreu n'opposa aucune résistance. Il entra dans le sanctuaire, les yeux fixés sur l'image du Christ, que le religieux lui tendait. Il s'agenouilla, il tomba, quand à ses pieds il se fit un vide, une subite défaillance du plancher dans des abîmes où il était précipité, le cœur glacé par le refroidissement de ses entrailles mortes.

La porte de l'oratoire se referma.

Dans un cas analogue, dans une telle inexprimable souffrance, Ferreal, l'historien de l'Inquisition en Espagne, se demandait : "*Qui peut sonder les mystères de l'agonie et de la mort, de cette lutte suprême entre notre la forme terrestre, et l'homme immatériel ?*"

CHAPITRE XII

LE 18 OCTOBRE 1739, au point du jour, s'ouvrit la majestueuse église de São Domingos, déjà décorée pour la célébration de l'autodafé. Elle étalait toute sa pompe. Le lion, couvert d'entrelacs et de festons, paré, dans tout son éclat, la gueule ouverte, prête à savourer le festin de son jour de fête, de l'objet de tous ses désirs, du dimanche de l'Avent.

Bien que noirci par le crêpe, le maître-autel resplendissait avec ses douze candélabres d'argent, ses douze cierges d'un blanc immaculé dans leurs torchères argentines. Deux trônes se dressaient de chaque côté de l'autel ; celui de droite appartenait au grand inquisiteur et suprême conseiller, celui de gauche à la maison royale.

Sous l'arc du chœur, entre les nefs, se trouvait un autre autel, sur lequel on voyait dix missels ouverts avec leurs reliures en cuir, aux reliefs dorés, et leurs fermoirs d'argent. De là à la porte du temple, l'on a construit une galerie avec des balustres de chaque côté, un passage ménagé au centre, et des gradins à l'intérieur : c'étaient les places réservées aux prisonniers et à leurs protecteurs. Des rideaux de soie damassés frangés d'or et d'argent étaient suspendus aux plafonds comme aux frontispices des chapelles, où se détachaient en demi-relief "des figures d'ébénisterie finement ouvragées, toutes cousues d'or, sans que l'on vît autre chose", comme le rapporte Frei Luís de Souza dans sa fastueuse description de cette église, laquelle n'a plus rien à voir avec celle que vous connaissez, cher lecteur.

À huit heures, le grand espace de la vaste église était en partie occupé par les plus illustres familles de Lisbonne et des fidalgos provinciaux, qui allaient savourer ce spectacle, dont l'apparat l'emportait sur celui des autres Inquisitions du royaume.

À neuf heures et demie, le cardinal et grand inquisiteur Dom Nuno da Cunha monta à sa magnifique loge avec ses conseillers. Le palanquin royal garda fermés ses rideaux pendant le premier acte de ce drame sanguinaire offert au divin.

Dès que le grand inquisiteur apparut sur le parvis du temple, les cloches sonnèrent à toute volée, la procession de l'autodafé sortit de la Santa Casa, et, à petits pas, l'on vit avancer sur le seuil du temple l'étendard du Saint-Office avec un long cortège de dominicains. Le fondateur de l'ordre, estampé sur une toile somptueuse, avec sa flamboyante épée au poing, était l'insigne de l'étendard devant lequel le peuple s'agenouillait et se frappait sur la poitrine. À la suite des moines inquisiteurs marchaient trois femmes sans habit. L'une, les yeux baissés vers le sol et les bras pendants, avançait fermement : c'était Leonor ;

l'autre, défaillante, soutenue par deux sergents, était Lourença Coutinho. Chaque prisonnière tenait à sa main droite un cierge jaune. Suivaient les condamnés à abjurer en faisant pénitence, à une peine de prison pas encore fixée, ou aux galères.

Entre eux et d'autres plus malheureux, l'on arborait un grand crucifix, le visage tourné vers ceux qui étaient entrés les premiers au temple. Derrière la croix, avançaient trois statues d'Hébreux absents, condamnés au bûcher, deux caisses contenant les ossements d'autres qui étaient morts sous la torture, et trois pénitents en bonnet et simarre ou sanbenito peint avec des démons et des bûchers aux flammes renversées. L'un d'eux était António José da Silva : ce qui donnait son identité, c'était la sentence écrite au bord de la simarre : après deux ans et onze mois à pleurer dans les ténèbres on pouvait difficilement reconnaître ses anciens traits. Le peuple qui se régalait avec les opéras de ce martyr, le peuple n'a pas versé une larme !... Oh, le peuple ! Cette canaille de tous les temps, quelles que soient les mœurs !

António José n'avait pas ouvert les yeux durant le trajet entre l'Inquisition et l'église. Appuyé à l'épaule du père Francisco Lopes, il acquiesçait légèrement tandis que le jésuite pâle l'interrogeait sur quelque point essentiel à son salut.

Le banc de la galerie où António José s'assit était l'un des derniers. Il y avait là, entre lui, et sa femme et son épouse, une représentation du Christ, qui lui tournait le dos, comme au jour du Jugement Dernier, conformément à ce que disait l'évangile de l'Avent.

Il se fit un profond silence.

Un moine d'Arábida monta en chaire, et prêcha. Dans une des périodes les plus exaltées de son discours, il s'exclamait :

"La Sainte Inquisition est comme l'arche de Noé, mes bien chers frères, quelle grande différence il y a entre l'une et l'autre ! Les animaux qui sont entrés dans l'arche, une fois baissées les eaux du déluge, ont gardé, quand ils en sont sortis, leur nature originelle ; tandis que la Sainte Inquisition change de telle façon les êtres qu'elle renferme en son sein, que cela vaut la peine de voir sortir des agneaux de là où étaient entrés comme des loups atrocement cruels, et des lions d'une incroyable férocité."

Le sermon s'acheva

Les promoteurs montèrent en chaire pour lire les sentences. Chaque pénitent entendait lire son procès et sa condamnation debout, au milieu de la galerie, avec un cierge à la main, et l'alcade à ses côtés. Puis, on l'amena à la table des missels, il s'agenouillait, posait la main sur le livre sacré, et attendait, dans cette posture que les condamnés fussent en aussi grand nombre que les missels. Ils accompagnaient ensuite le promoteur, récitant avec lui un acte de foi.

Une fois terminées les cérémonies avec les prisonniers qui ne tombaient pas sous le coup d'une sentence capitale, ce fut au tour des autres, condamnés au bûcher. Il y avait là trois hommes et deux femmes.

António José fut porté à bras. Il n'entendit plus rien du procès, il avait perdu connaissance en voyant Leonor se débattre en sanglots dans les bras de deux huissiers qui étouffaient ses cris.

Les sentences lues, en les remettant à la justice séculière, l'Inquisition demandait instamment aux lois et aux juges de faire preuve de clémence et de pitié envers ces misérables, et que, s'ils leur infligeaient la peine capitale, ce fût, au moins, sans effusion de sang.

L'Histoire des férocités religieuses ne nous rapporte pas de pire infamie.

Ainsi finit cet acte du drame.

Leonor et Lourença furent transférées, dans les bras de ceux qui les portaient, à la Santa Casa.

António José da Silva attendit encore, après qu'on l'eut emmené sans conscience de la Relação, l'aurore du lendemain.

Quand il arriva au Campo da Lã, les rondins résineux du bûcher flambaient déjà.

Le martyr ne les vit pas. Il devait être presque mort, on l'a vu trébucher insensiblement.

Sein du Très Haut ! Si tu ne t'ouvrais pas à cette âme, créée à l'haleine de la tienne, que serais-tu, Dieu ? Que serais-tu, Verbe ? L'on publia ces jours-là un article, que monsieur Inocêncio Francisco da Silva rapporte dans la biographie de l'Aristophane portugais :

En voici un extrait :

"Liste des personnes condamnées dans l'autodafé public célébré à l'église du Couvent de São Domingos à Lisbonne, le dimanche 18 octobre 1739, alors que le cardinal Nunho da Cunha occupait le poste de Grand Inquisiteur.

Personnes condamnées au bûcher :

Nº 7. Âgé de 34 ans, António José da Silva, x.n (chrétien-nouveau) avocat, naturel de la ville de Rio-de-Janeiro, résidant ici dans le secteur occidental de Lisbonne, réconcilié pour la faute de s'être adonné au judaïsme dans l'autodafé public auparavant célébré à l'église de São Domingos de la même ville, le 13 octobre 1726. Convaincu, opiniâtre et relaps.

Personnes qui n'ont pas abjuré, et ne portent pas l'habit :

Nº5. Âgée de 27 ans, Leonor Maria de Carvalho, x.n., mariée à António José da Silva, avocat, qui figure dans cette liste, naturelle de la ville de Covilhã, évêché de Guarda, demeurant ici, dans le secteur occidental de Lisbonne, réconciliée pour sa faute de s'être adonnée au judaïsme dans l'autodafé public célébré à l'église de São Pedro de Valhadolid, au royaume de Castille, le 26 Janvier 1727 ; appréhendée

une seconde fois comme relapse, pour avoir commis les mêmes fautes. Peine : l'incarcération pour une durée à déterminer.

N°6. Âgée de 61 ans. Lourença Coutinho, x.n., veuve de João Mendes da Silva, qui a été avocat, naturel de la ville de Rio de Janeiro, demeurant ici, dans le secteur occidental de Lisbonne, réconciliée pour la faute de s'être adonnée au judaïsme dans l'autodafé public, qui a été célébré au Rossio, dans cette même ville le 9 Juillet 1713 ; arrêtée une troisième fois en tant que relapse pour ces mêmes fautes. Peine : l'incarcération pour une durée à déterminer."¹

CHAPITRE XIII

LE LENDEMAIN du supplice d'António José da Silva, un prêtre vêtu de l'habit de la Compagnie de Jésus frappa à la porte de Duarte Cotinel Franco. On lui dit que l'intendant était alité. Le prêtre insista, faisant savoir à Duarte que celui qui voulait le voir était l'indigne ministre du Seigneur qui avait assisté le défunt António José da Silva durant les trois jours qu'ils avaient passés à l'oratoire.

Duarte s'assit sur son lit, et demanda à son père de le laisser seul avec le prêtre. Le chapelain fut surpris de cet excès de précaution de la part de son fils, mais toutefois se retira, comptant bien écouter cette mystérieuse conversation.

Le père Francisco Lopes entra et dit :

– Je comprends, Monsieur Duarte, votre état de santé. L'infortune de notre malheureux ami vous a douloureusement affecté.

– Elle m'a annihilé, Monsieur !... dit Duarte, reconnaissant en ce Jésuite un des membres des plus instruits et des rares vertueux de la Compagnie.

Le prêtre poursuivit, en essuyant ses larmes :

– António José m'a pris comme confident d'un secret qui n'est connu que de sa famille. Il m'a jugé digne de confiance. Il m'a prié de vous embrasser de sa part, et de vous dire adieu jusqu'au royaume des cieux, où je crois qu'est pieusement entré notre pauvre ami, son âme purifiée.

¹ Je ne puis avancer d'hypothèses sur le moment où Lourença Coutinho a été emprisonnée, en dehors de cette seconde fois, dans les cachots de Lisbonne. Les biographes ne donnent pas là-dessus la moindre précision ; si elle pénétrait pour la troisième fois dans les locaux de l'Inquisition, le deuxième autodafé mentionnerait qu'elle aurait été réconciliée pour la faute de s'être adonnée au judaïsme. Je suis enclin à croire, s'il n'y a pas d'inadvertance dans cette transcription, qu'on lui a compté sa détention à Rio comme une première incarceration, avant qu'on la remît aux autorités à Lisbonne. Ce qui permettrait d'éclaircir tout à fait cette question, ce serait de lire les pièces du procès, que je compte bien étudier prochainement à fond.

Il m'a dit ensuite que vous déteniez un trésor qu'il vous a remis avant d'être arrêté. Est-ce vrai ? Cela ne peut manquer de l'être...

– Ce le serait, balbutia Duarte, si je ne tenais pas compte de l'or. Vous savez, votre Révérence, que l'Inquisition...

– Je sais que cette pauvre famille en serait réduite à mendier, si Dieu permettait encore qu'on lui ouvrît les portes de son cachot. Si les avoirs importants d'António José ne pouvaient être de la moindre utilité pour son épouse et sa mère, il y a là sa fille, toute petite, dont s'occupe Diogo de Barros, serviteur de Dieu, que la Providence a choisi pour venir en aide à cette innocente. Le mission que ce malheureux m'a donnée, c'est de venir vous dire de remettre ce coffre à Diogo de Barros, c'est à lui que revient la tâche de conserver les objets et l'argent qu'il renferme, ce qui pourrait vous occasionner quelques tracas, Monsieur Duarte.

– Je le ferai aussi vite que possible, bafouilla Duarte Cotinel. Si le coffre était entre mes mains, je le remettrais entre les vôtres, Père Francisco Lopes. Il me faut aller le récupérer chez une troisième personne à qui je l'ai confié, je ne voulais pas le garder en ma possession, parce que je le conservais en tant qu'ami du juif, et je craignais une perquisition du Saint-Office...

– C'était prudent !... fit ce prêtre sincère.

– Je m'en occuperai demain, et demain sans faute, ce serait trop tard après, j'irai remettre le trésor de mon ami que je pleure à monsieur Diogo de Barros, dans le plus grand secret, pour que la fille ne soit pas en plus privée de sa si belle dot.

– J'ai accompli ma mission, Monsieur Duarte. Dieu fasse que vos nobles sentiments génèrent des joies pures et durables. Restez fidèle à Jésus-Christ ; et recevez une accolade d'António da Silva, dont les larmes me brûlent encore les joues.

Le prêtre sortit, et le père de Duarte entra.

– Qu'est-ce que ce trésor que tu avais en ton pouvoir ? demanda le chapelain.

– C'étaient les biens de Silva, qui me les a confiés.

– Et tu ne m'as pas confié ce secret, à moi ?

– Parce que j'ai fait serment de ne le confier à personne.

– Et si je révélais au Saint-Office l'existence de cet argent qui est virtuellement confisqué ?

– Vous feriez le malheur d'une famille, en échange de quatre cent mille réis, le montant de ce qui m'a été confié.

– Quatre cent mille réis ! s'exclama le délégué du Saint-Office, mais tu as parlé là de la "belle dot" de la fille du juif.

– Je l'ai qualifiée de belle, par rapport à l'indigence dans laquelle elle s'est retrouvée.

Le chapelain fut satisfait de cette explication.

Le même jour, comme la crainte de perdre son butin, gagné au prix d'une telle perversité, avait planté en lui le tranchant affilé des remords dont il avait été fouaillé, Duarte Cotinel se leva de son lit, et se démena toute la journée à l'intérieur de sa chambre, rangeant dans un large ceinturon de cuir les objets que contenait le coffre, qu'il tira d'un compartiment ouvert sous son sommier.

À la tombée de la nuit, il quitta Bemposta et descendit dans une auberge attenante au Terreiro de Paço, où il veilla toute la nuit en attendant le point du jour. Dès que les bateliers parurent sur les quais pour fixer les rames aux tolets de leurs barques, Duarte sauta sur le plus proche de l'embarcadère, et se fit conduire à Barreiro, où il loua une monture, et suivit son destin.

Le chapelain, habitué aux longues absences de son fils, ne fut pas surpris de la durée de celle-ci, au bout de trois jours. Entre-temps, le père Francisco Lopes, soucieux d'accomplir la mission que lui avait confiée le malheureux condamné, alla voir Diogo de Barros pour savoir si le trésor se trouvait entre ses mains. Le vieillard fit un triste sourire, et dit :

– Vous croyez, mon Révérend père, qu'un tel trésor puisse être restitué ?

– Je le crois, oui ! N'ai-je pas entendu l'honorable et prompt confession de celui qui le détenait ?! Ne m'a-t-il pas dit avant hier qu'il viendrait vous le rendre aussi tôt que possible ?

– Mais il n'est pas venu, père Francisco Lopes !...

– C'est que son état s'est aggravé. J'y vais de ce pas... Lui, le voler ! Un homme dont António José m'a dit tant de bien, il m'a tellement vanté son désintéressement !...

– Père Francisco !... dit Diogo, avant de s'interrompre. Après avoir réfléchi un moment, il poursuivit : – Je ne dirai pas pour l'instant ce que je pense, ce que j'ai toujours pensé et prévu... Allez-y, allez-y et revenez ici si cela ne vous fait rien.

Le jésuite demanda à s'entretenir avec Duarte. Le chapelain sortit pour lui parler, et lui dit que le jour même où il était venu le voir, son fils était parti et n'était plus réapparu chez lui.

– Ça alors ! s'exclama le prêtre en surmontant une suffocante surprise, il est donc certain...

– Que quoi ? fit le député du Saint-Office.

– Que l'on a commis un vol...

– Un vol ?

– De valeurs dont le montant s'élève à cent cinquante mille cruzados dont votre fils était le dépositaire.

– À quatre cent mille réis, d'après ce qu'il m'a dit !... a répondu le chapelain.

– À cent cinquante mille cruzados, je vous le dis, moi, Monsieur, reprit le jésuite? Quelle que soit la somme, ce voleur s'est enfui. Qu'il s'enfuit ! Les yeux de Dieu vont le suivre... la justice des hommes va le rattraper !...

CHAPITRE XIV

QUAND ELLE ENTRA dans son cachot, après avoir vu son fils agenouillé pour entendre la sentence, Lourença Coutinho se mourait. Les médecins de la Santa Casa conseillèrent de lui prodiguer les secours spirituels. Un moine dominicain alla s'asseoir à côté du grabat de Lourença. La mère du condamné qui, à cette heure, sortait de l'oratoire pour monter sur le bûcher, entendit la plainte des cloches, qui demandaient de prier pour l'âme des suppliciés. Elle fut prise de convulsions et parvint à s'appuyer au mur de son antre. Elle regarda bien en face le moine, grinça féroce­ment des dents, écarquilla les yeux où suintait le sang d'une congestion cérébrale, se précipita sur le fils de saint Dominique, et, dans cet effort désespéré que le moine repoussait avec des exorcismes, elle perdit la vie, en faisant claquer son visage sur les dalles.

Frère João do Souto, c'est ainsi qu'on appelait le confesseur des détenus moribonds, raconta dans la réunion du chapitre, avec des gestes exprimant l'effroi, qu'il avait vu, quand la juive était morte, une légion de démons prendre possession de son âme, et que ça puait le soufre dans le cachot, que c'en était insupportable. Les bons et judicieux chroniqueurs de l'Ordre dominicain étaient passés par là. Si le fait était survenu un siècle avant, vous le liriez, cher lecteur, avec les ornements de langage du père Cácegas ou de ce visionnaire illustre et dégénéré, qui s'appelait Manuel de Sousa Coutinho — les moines lui ont fait un sort.

Le père Francisco Lopes et Diogo de Barros divulguèrent le vol perpétré par Duarte Cotinel. Le Conseil Suprême du Saint-Office gémit, comme si l'Inquisition avait été volée. Les amis d'António José firent comprendre au grand inquisiteur l'intrigue tramée par Duarte dans le but de voler un homme qui lui avait confié ses biens. Nuno da Cunha se fit remettre les pièces du procès, les examina, et reconnut la cruauté de la sentence, ainsi que la probabilité d'un complot. Le principal témoin contre l'Hébreu, l'alcade, avoua sous la torture que Duarte Cotinel travaillait à la perte d'António José. L'alcade fut fouetté par les bourreaux du Saint-Office, et expulsé — l'on faisait là preuve d'une grande miséricorde, et l'on reconnaissait les bons services qu'il avait rendus à la Santa Casa.

Cette circonstance providentielle ouvrit à Leonor les portes de l'Inquisition deux mois après l'assassinat de son mari. Diogo de Barros et la petite Lourença allèrent l'attendre dans la cour de la Santa Casa. L'enfant n'avait plus le moindre souvenir de sa mère. Elle pleura de peur devant cette femme cadavérique qui l'appelait sa fille. Leonor réchauffa ses joues mortes à celles de la jolie petite qui avait alors quatre ans et presque deux mois.

Ayant repris des forces chez les Barros, la veuve d'António José, qui était déjà au fait du vol de ces maudits biens, demanda à l'oncle de son père de lui faire l'aumône, en lui donnant de quoi partir avec sa fille pour Amsterdam. Diogo lui offrit de quoi entreprendre ce voyage, et une mensualité régulière pour subvenir à ses besoins. Il voulut encore, pour augmenter son pécule, récupérer de l'Inquisition la valeur du riche mobilier confisqué et vendu à l'encan. Le Conseil Suprême ne donna pas suite à cette requête, nonobstant l'injuste condamnation du possesseur des avoirs confisqués.

Leonor et Lourença embarquèrent.

À Amsterdam, la mort d'António José était déjà notoire. Dans la famille Sá, personne ne s'attendait à ce que la fille de Jorge de Barros revêt la lumière du Soleil. L'apparition d'une dame avec une petite fille dans les bras chez les enfants de Simão de Sá, fit sensation. Quand elle dit qui elle était, l'on versa force larmes autour des deux malheureuses, tant on sentait de compassion de voir si vieillie la délicieuse Leonor, et de joie de pouvoir encore lui ouvrir un cœur plein d'affection. Leonor demanda des nouvelles de Simão. On lui dit qu'il était mort, mais que tous, ils avaient hérité de son cœur.

Quelques grâces refleurirent encore sur le beau visage de la fille de Sara. Elle avait vingt-sept ans. Les chagrins, aussi dévorants fussent-ils, ne pouvaient combattre la force, qui la ranimait, des câlins de Lourença. Là où celle-ci appliquait ses lèvres, ses fibres éteintes et brûlées par les larmes retrouvaient une nouvelle jeunesse.

À trente ans, Leonor donnait quelques idées de sa beauté à dix-huit. Elle aurait pu, si elle l'avait voulu, être aimée et l'épouse d'un riche Hébreu, également veuf.

Elle répondit, à sa proposition, en disant qu'elle ne pouvait être que la mère et l'éducatrice de sa fille. Elle demanda qu'on la laissât l'enrichir de vertus, et par la connaissance anticipée des malheurs de cette vie, qu'elle eût un héritage à lui transmettre, quand Dieu l'emporterait.

Les années s'écoulèrent, sinon heureuses, au moins tranquilles.

Le plus grand chagrin qui l'ait saisie fut causée par un homme qui passait un jour sous ses fenêtres, mal vêtu, le visage amer.

Leonor demanda :

– Qui était cet homme ?! Je ne sais pas à qui il me fait penser !...

– C'est un Portugais, dit une dame ; j'ai entendu son nom, mais je ne m'en souviens plus. L'un de mes frères le connaît de vue, c'est lui qui m'a dit son nom.

Leonor alla voir Levi de Sá, et lui demanda qui était ce Portugais fort corpulent avec une grande barbe, vêtu sans aucune recherche.

– C'est un homme qui a abjuré la religion chrétienne et a perdu tout ce qu'il avait au Portugal.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Francisco Xavier...

– De Oliveira ! fit Leonor.

– C'est ça, de Oliveira. Cela fait trois ans qu'il traîne en Hollande, et vit avec quelques Israélites qui lui viennent en aide.

– Il se trouve dans une telle indigence ?... Oh, Mon Dieu ! Ne pas pouvoir secourir le premier ami de mon pauvre António !...

Et Leonor se rappela ce garçon jovial, aimable, qu'elle avait vu sur le parvis de l'église de Valladolid ; elle se rappela cette passion de sa jeunesse qui avait brûlé des fleurs en son cœur, lesquelles n'avaient plus reverdi. Elle pleurait, comme les jours où elle l'avait aimé, comme la nuit où il avait annoncé dans le salon de Diogo de Barros son mariage avec Dona Ana de Almeida. Ces pleurs dégageaient, en elle, la douce amertume des saudades. C'était une bien triste rencontre ! Voir ainsi pauvre et brisé l'homme autour de qui rayonnaient tous les plaisirs de ce monde, de la richesse à l'admiration qu'il inspirait aux belles femmes comme aux hommes respectables !...

Leonor demanda instamment à Levi de Sá de faire savoir à Francisco Xavier de Oliveira combien la veuve d'António José da Silva désirait le voir.

Sá s'efforça de trouver le Portugais, C'est seulement le surlendemain qu'il put apprendre que celui-ci était parti pour Londres.

Le moment vient à point de raconter le reste de la vie, qui allait encore durer longtemps, du chevalier de Oliveira.

Au mois de novembre de l'année 1739, la nouvelle parvint à Vienne, en Autriche, du supplice de António José.

Blessé dans son cœur d'ami sincère, Francisco se répandit en fracas-santes vitupérations contre l'infâme barbarie des inquisiteurs, sans épargner la divine religion du Christ, qui n'avait rien à voir avec l'arrogance de ses prêtres sacrilèges. Il s'emporta contre le pontife, et ne fut pas plus modéré dans les insultes qu'il vociféra contre Dom João V, ce roi hypocrite et stupide. Son ministre, le comte de Tarouca, lui enjoignit de se taire, et de respecter le successeur de saint Pierre, et l'oïnt de son Seigneur. Xavier répondit âprement, mais essuya d'une façon satisfaisante la menace d'avoir à présenter sa démission de son poste de secrétaire.

Un incident survint, quelques jours après, qui entraîna la complète rupture des liens entre le secrétaire et le ministre.

Il y avait à Vienne un architecte milanais, nommé Ignácio Maure Valmagini, fort intime avec l'ambassadeur portugais. Valmagini disait que le roi du Portugal récompensait les bélitres et les traîne-savates de ses États en leur donnant l'habit du Christ. Le comte de Tarouca le savait, et le cachait, bien qu'il fût un vigoureux défenseur des honneurs que

conférait cet ordre. Entendant, en présence du ministre lui-même, les insolences coutumières de l'architecte, Francisco Xavier le menaça de le jeter par la fenêtre dans la rue.

Le comte prit la défense de son favori, et Francisco Xavier planta là cet indigne ambassadeur, et quitta le service du Portugal.¹

En Hollande, ses ressources étant limitées, il consacra sa vie à l'écriture. Son premier livre, imprimé en 1741, c'étaient les *Mémoires de mes voyages*. La même année, il publia un volume de *Lettres familières* à Amsterdam, et un second, de ses lettres, à La Haye. Sur ce livre où (dans la cinquante-sixième lettre) il attaquait le célibat des prêtres, s'est abattue la foudroyante censure d'un inquisiteur, le frère Manuel du Rosaire, qui taxa le livre d'hérésie. L'on brûla au Portugal aussitôt les livres du chevalier de Oliveira, et l'on interdit l'entrée de tout ce qu'il publierait à l'avenir. "Le vol qu'ils ont commis à mes dépens, *in nomine Domini*, et sans le moindre scrupule, a représenté pour moi une grande perte",² dit Francisco Xavier.

Une fois les frontières du Portugal fermées aux livres de l'hérétique, les conditions de vie de l'écrivain s'aggravèrent sérieusement. Il n'avait plus rien à recevoir ni à attendre de ses parents, qu'ils fussent directs ou éloignés. Le Saint-Office, aux aguets, surveillait les miettes que quelque téméraire ami tenterait de lui envoyer.

Vers 1744, l'année où Leonor l'avait vu pauvrement vêtu, malgré la publication d'autres livres, il partit avec sa femme pour Londres dans le but de confirmer, avec tout l'apparat public, son apostasie déjà consommée de la religion catholique. Il embrassa en fait le protestantisme ; et il écrivit des textes violents contre les papes, avec la ferveur que manifestent tous les prosélytes des bonnes comme des mauvaises causes.

L'affection, datant de son enfance, et les regrets qui l'avaient attaché à la vie et à la mémoire d'António José lui suggéraient encore d'énergiques écrits en faveur de la race hébraïque. En 1740, il avait imprimé une lettre à l'Israélite Isaac de Sousa Brito avec la relation des *Privilèges concédés à Naples et en Sicile à la nation hébraïque, traduits de l'original italien*.

À Londres, le Chevalier fit ses débuts avec une divertissante pochade

¹ Dans sa biographie de Francisco Xavier de Oliveira, M. Inocêncio Francisco da Silva dit : "Pour des raisons qui restent mystérieuse pour moi, quoi qu'on ait dit, il a quitté son poste de secrétaire, avant de passer en Hollande en 1740."

Le sujet de cette biographie donne pleine satisfaction à M. Silva, en contant lui-même la conséquence que nous avons évoquée de son différend avec le favori de l'ambassadeur, en ajoutant ces lignes qui ne laissent planer aucun doute : "C'est ce Milanais qui fut cause en partie du démêlé qui me brouille avec le plénipotentiaire, démêlé qui m'obligea à me séparer d'avec lui, à quitter le service du Portugal, et à essayer une infinité de malheurs qui se sont suivis les uns les autres jusqu'à présent." * *Amusement périodique*, Vol.II, p. 241.

* L'extrait de l'*Amusement Poétique* est en français. (NdT)

² Il ajoute, dans une note, plus ou moins six mille cruzados, ou cinq cents livres sterling.

intitulée *Voyage à l'île de l'amour, adressé à Philandre*.

Il ne cessait d'écrire, mais publiait fort peu de ses écrits, faute de souscripteurs. Il était soutenu par les aumônes de ses coreligionnaires, parmi lesquels le fidalgo portugais s'appliquait à cacher son origine et les insignes qui l'anoblissaient. *"Me trouvant aujourd'hui à Londres je n'y fais guère voir mon ordre. Cette marque rendrait ma pauvreté plus honteuse. Le peuple anglais aime l'argent, et préfère une riche roture à une noblesse indigente."*¹

La même page, traduite en portugais, fait mesurer l'ampleur et la tristesse de sa résignation : "On dit que les grands de ce pays manifestent une grande considération pour les personnes nobles et méritantes dans leur pauvreté. Ils jouissent autant de leur renommée de riches que de celle de bienfaiteurs. Ma timidité naturelle m'empêche de les approcher : je n'ai pas l'honneur de les connaître suffisamment. Je vis cantonné dans ma chambre : je ne sors que pour aller voir un nombre fort réduit de personnes honorables, assez généreuses pour m'estimer et m'aimer. Elles le disent, et le prouvent par les faveurs qu'elles m'accordent. Elles savent assez que je n'ai rien à faire et ne me pique pas de ma condition de fidalgo..."

Quelle misérable vie ! De quelle patience devait faire preuve, pour venir à bout d'une telle humiliation, le cœur orgueilleux, mais toutefois généreux de Francisco Xavier de Oliveira ! Tant d'interminables années, toujours pareilles, et pleines d'amertume jusqu'à ce que ses cheveux blanchissent !

En 1751, parvenu à l'âge de cinquante ans, il créa son périodique mensuel, tant de fois cité dans ces livres. Celui-ci n'a duré que cinq mois. Il n'y a pas de numéro où il ne plaide pour la cause, la liberté des Hébreux. Et cependant, les persécutés, que Francisco Xavier voulait arracher aux griffes d'un stupide fanatisme, ne lisaient pas son périodique. Cela fend le cœur de l'entendre se plaindre en ces termes : "Une preuve que l'ignorance des juifs règne en Angleterre, comme partout, c'est que je n'ai que quatre souscripteurs de cette nation : le docteur Castro Sarmento, Monsieur Rebelo de Mendonça, Monsieur Abrão Viana, et Monsieur Ratton. Vus mes efforts, dans ces écrits, pour mettre fin à l'injuste, à la cruelle persécution dont les juifs font l'objet au Portugal, n'est-il pas suffisamment clair qu'ils ne savent pas où se trouve leur intérêt, ni l'innocence et la bonne foi qui est la mienne quand je me fais l'avocat de leur cause ? Ô temps ! Ô mœurs ! Cela fait cinquante ans que mon œuvre n'aurait pas besoin de plus d'encouragements que la faveur de cette nation où abondaient alors des hommes aussi cultivés que généreux !"

¹ En français dans le texte (NdT)

Plus déplorable encore, la façon dont cet affligé se plaint, quand la vie lui pèse déjà, et il n'a pas atteint le cap de la cinquantaine : "Ma vie peut et doit se comparer à un rosaire dont chaque grain représente un malheur... Un âge avancé, une santé compromise, une indigence indigne de ma naissance ; mille désagréments ourdis par la calomnie et l'indifférence de gens que j'ai en d'autres temps considérés comme des amis ; tout cela concourant à me faire perdre ma patrie et mes biens de fortune m'a entraîné à embrasser la religion protestante¹, a dissipé en moi tout espoir de voir à nouveau luire quelque alternative en ce monde."

Dans un autre passage, l'écrivain dit, pensant avoir touché le fond :

"Naturellement, j'aime la vie, je le confesse. je devrais l'espérer fort longue ; mais non, cela reviendrait à vouloir délibérément prolonger le chagrins de mon esprit et les mortifications de mon corps. En tout cas, les désirs de mort et la faiblesse du suicide, je les laisse aux fous et aux lâches désespérés ; il me suffit de savoir que si je ne désire pas la mort, je ne la crains pas..."

"... Que voudrais-je posséder aujourd'hui ? Une santé robuste ? Ah ! Ma vigoureuse santé a été l'une des causes principales des égarements de ma vie, et d'une certaine façon, le moteur de mes malheurs actuels..."

L'infortuné compte sur la bienveillance de cinq amis ; mais ils devaient manquer à ce point de prodigalité que Francisca Xavier regarde avec envie le charbon qui brûle inutilement dans le salon désert d'un lord, une assez grande quantité de charbon pour le réchauffer un mois. "Et il fume continuellement dans cette cheminée, dit-il, pour réchauffer un chien, pour satisfaire la folle vanité de son maître !"

Pauvre chevalier de Oliveira, le destin des chiens anglais arrache des phrases exprimant une telle jalousie à ta poitrine si opulente, si magnanime !

Sa seconde épouse se serait-elle, à cette époque, envolée pour un monde meilleur, ou serait-elle revenue demander sa part de nourriture à la table de son illustre famille à Vienne, en Autriche ? Il n'en dit rien, pas plus que ses biographes.

¹ Les biographes du chevalier de Oliveira avancent des avis différents sur l'époque où il a apostasié la religion chrétienne*. Ceux qui la fixent en 1746, comme MM. Rivara et Michaud, peuvent être tombés juste ; mais il est certain qu'ils se sont trompés, ceux qui avancent la date de 1726, retenue dans le *Répertoire de bibliographie spéciale de Peignot*, cité par M. Inocêncio. L'extrait traduit ci-dessus, et rédigé en 1751, met clairement en évidence le fait que cette année-là, Francisco Xavier de Oliveira avait déjà embrassé la religion protestante.

* Oserons-nous préciser que les religions dites protestantes sont des religions aussi chrétiennes que l'apostolique et romaine, laquelle n'est que catholique, c'est-à-dire, étymologiquement universelle, comme tous les monothéismes, aussi divers soient-ils, qui regroupent tant de fidèles ? Un Dieu unique méritait à coup sûr d'être vénéré par d'innombrables chapelles. L'auteur, que l'on ne peut soupçonner de fanatisme, garde cependant certains réflexes langagiers de son époque. (NdT)

En 1755, Xavier de Oliveira écrivit quelques plaquettes pour inciter les Portugais à conspirer contre les doctrines des bonzes, contre les papes, contre les ignobles superstitions du catholicisme. L'Inquisition a planté ses griffes sur ses écrits. Elle a poursuivi l'auteur, l'a condamné comme hérétique, convaincu de rébellion, et livré à la justice séculière. On l'a brûlé en effigie, tandis que les chairs du père Gabriel Margarida grillaient dans le bûcher voisin, au cours de l'autodafé du 20 septembre de l'année 1761.

L'original de la statue devait rire, en regrettant que, ce mois-là, sous le climat glacial de Londres, il n'arrivât pas jusqu'à lui un petit peu de la chaleur de cette statue encapuchonnée en simarre avec des flammes renversées, et des danses macabres de démons cornus avec une queue !

C'est alors que, plein de flegme et le rire aux lèvres, il écrivit : *Le chevalier de Oliveira brûlé en effigie en tant qu'hérétique ; comment et pourquoi ? Anecdotes et réflexions sur ce sujet, proposées au public par lui-même.*

Du jour où on le brûla jusqu'à celui de sa mort, il s'écoula encore vingt ans.

Il a écrit, dans ce large espace de temps, beaucoup de livres, dont certains furent imprimés, d'autres restèrent à l'état de manuscrits, un bon nombre est perdu.

Quand cet homme a atteint le cap de sa quatre-vingt et unième année, comment pouvait-il considérer les printemps sur lesquels trente hivers chargés de cruelles infortunes avaient déposé leur givre ?

Quelles réminiscences reviendraient en son cœur congestionné par les larmes qu'il a versées pour cette femme que l'Inquisition lui a étranglé, pour Antónia Clara que le curé des Anjos voulait négocier avec lui, et pour Joana Vitorina, cette fatale Gitane à propos de laquelle il écrivait que c'était la femme qu'il avait aimée le plus, à part ses deux vertueuses épouses ?

Dieu lui aura pardonné un si grand nombre de fredaines en tenant compte des innombrables souffrances du corps qu'il lui a infligées, pour le purifier, dans la vieillesse la plus démunie, avec des intervalles de pénurie !



CONCLUSION

AU MILIEU de l'année 1753, débarqua à Lisbonne, d'un navire venu des Antilles espagnoles, un particulier qui disait s'appeler Dom Pablo de Burgos, et avoir exercé le commerce à Porto Rico.

On lui donnait cinquante ans, et la vigueur d'un homme de trente. Sa longue barbe, rayée de blanc, descendait jusqu'au milieu de sa poitrine. Ses yeux assombris par de longs cils denses brillaient sous la convexité de ses paupières, comme le regard fixe, oblique, épouvanté du scélérat qui redoute d'être reconnu malgré les années écoulées, et la qualité de son déguisement.

Le consul espagnol à Lisbonne reçut de la main de cet étranger une lettre du gouverneur des Antilles, qui lui présentait Dom Pablo de Burgos qu'il avait trouvé richement établi à Porto Rico depuis 1741, et qui, au bout de douze ans, avait pris la décision de retourner en Europe, et d'habiter au Portugal, plutôt que dans les provinces basques dont il était un fils.

Le consul français l'accueillit avec tous les égards, l'hébergea, le fit connaître aux riches négociants français qui demeuraient dans la capitale, lesquels lui montrèrent ce qu'il y avait de plus remarquable à Lisbonne, y compris le palais de Bemposta, qui suscita plus de remarques chez l'Espagnol que la chapelle de São Roque, ou l'aqueduc des Eaux Libres.

Dom Pablo se montra fort satisfait de la situation et du climat de Lisbonne. Il trouva la rue do Alecrim admirable, et parfaite pour y édifier une maison avec des tours et une vue sur le Tage. Ses amis l'encouragèrent dans cette entreprise, et il alla lui-même négocier l'achat du terrain, et embaucher les meilleurs maçons, suivant les instructions de l'architecte João Pedro Ludovici, pour dresser, dans le plus court délai, un édifice aussi majestueux et plein d'ornements qu'il pouvait se le permettre avec quatre-vingt mille cruzados.

La nouvelle s'est répandue à Lisbonne, Dom Pablo de Burgos ne passait plus inaperçu des magnats dans leurs carrosses, qui considéraient avec une certaine vénération la barbe de l'espagnol, et la distinction naturelle chez un vieillard, qui révélait une origine illustre que l'on dissimulait pour quelque mystérieuse raison.

Dom Pablo partit un jour se promener dans sa litière, et se fit conduire près de Bemposta. Il descendit là, et demanda l'autorisation de faire un tour dans le magnifique bois du domaine. L'intendant vint l'accueillir avec une extrême courtoisie ; et bien que le visiteur l'en dispensât, cette personne serviable voulut l'accompagner.

L'infant Dom Pedro, qui fut roi par la suite, résidait alors à Bemposta. Les enfants de Pedro II étaient morts quelques années avant. L'intendant lui dit qu'il était entré en fonctions dans cette maison en 1740, et tout naturellement en vint à lui raconter que son prédécesseur, du nom de Duarte Cotinel Franco, s'était enfui avec un énorme butin, après un vol au détriment de la famille du célèbre auteur de comédies, António José da Silva, que la sainte Inquisition avait condamné au bûcher en 1739.

– Vous devez connaître, Votre Seigneurie, le nom de ce grand auteur portugais.

– Je ne m'en souviens pas, répondit sereinement Dom Pablo.

L'intendant continua :

– Ce fameux voleur s'est enfui dès que le prêtre qui confessait le condamné s'est présenté devant lui pour lui demander de mettre un grand coffre, plein de richesses, entre les mains d'un fidalgo qui est mort, il y a quelques années. La fille, encore petite, du juif vivait chez lui...

Le riche Espagnol le coupa :

– Je me rappelle maintenant en avoir entendu parler... N'avait-il pas une femme, ce fameux juif, ou une mère, ou je ne sais qui, qui auraient été également emprisonnées par l'Inquisition ?

– Oui, Monsieur : il avait une épouse et une mère. Sa mère est morte en prison peu après qu'on l'eut brûlé, et sa femme a réussi à se sortir d'affaire, parce que la justice a appris que la cupidité de ce fameux voleur avait été la cause de la mort parfaitement injuste du grand poète. Une fois libérée, elle s'en est allée, et je ne sais ce qu'elle est devenue.

– Et qu'est-ce qu'il est advenu de Duarte ? demanda la curiosité indignée du visiteur.

– Dieu seul le sait ! L'on n'a plus eu de nouvelles de lui. J'ai encore eu le temps de voir mourir ici, dans cette maison, son père qui n'avait pas un bon fond, et qui était parvenu à devenir grand aumônier de messieurs les infants, et député du Saint-Office. Ensuite, bien qu'il fût de mauvaise engeance, le larcin de son fils a fait tant de bruit que le bonhomme n'est plus sorti de chez lui, tant il avait honte de se montrer en public. Il était encore vivant quand j'ai pris mes fonctions ; mais il n'a pas vécu longtemps. Il y a bien douze ans que la terre le mange. Il reste un détail singulier, Monsieur ! Ici même, il y a six ans, alors que j'allais faire des travaux dans une chambre, qui avait été celle de ce fameux voleur, je suis tombé sur un compartiment secret, où j'ai trouvé une caisse de palissandre avec des entrelacs de bronze, et deux fermetures en argent, une merveille ! À mon avis, cette caisse, c'est le coffre où ce Cotinel a pris ce qu'il a volé. Si vous voulez le voir, Votre Seigneurie, cela me ferait vraiment plaisir...

– Non merci, si vous m'en dispensez, j'ai encore des choses à faire, répondit Dom Pablo, dans le castillan le plus correct. Sur quoi, il prit congé en se répandant en remerciements.

La construction de l'édifice, rua do Alecrim, avançait d'une façon spectaculaire. La générosité de la paie décuplait l'énergie des ouvriers.

Ludovici donnait voluptueusement le meilleur de lui-même pour exalter les grâces de son œuvre. Il enjolivait les colonnes, les piliers et les festons ; des fleurons et des entrelacs tombaient des corniches, dessinant, comme des feuillages qui descendaient, les ornements latéraux des fenêtres. Le plus petit détail répondait à la majesté du portail et de la grande cour entourée d'arcades reposant sur des colonnettes délicatement ouvragées. Les fenêtres étroites, en ogive, devaient être en temps voulu couvertes de vitres multicolores. Le toit, Dom Pablo voulait le voir dallé tout autour avec, sur les bordures, des vases et des statues, de ce qu'il y a de meilleur en matière de marbre et d'albâtre. L'architecte envoyait inlassablement des ordres pour faire venir d'Italie les pièces que ses maçons et ses sculpteurs ne savaient pas travailler comme il l'entendait, et arracher aux carrières de Mafra. C'était un continuel défilé de tourbes ébaubies, bien que Dom João V les eût habituées aux travaux magnifiques. Chaque fois que son édifice s'élevait d'un empan, Ludovico, l'architecte ou le continueur des arcs des Eaux Libres, s'évertuait à surpasser les merveilles dont il avait orné la façade de son hôtel en face de la tour de São Roque.¹

Et tandis que s'édifiait cette prodigieuse demeure, Dom Pablo de Burgos voyageait tantôt en France et en Italie, se rendait tantôt à Sintra ou dans les domaines suburbains de Lisbonne, dont les propriétaires le recevaient comme un sujet que le comte de Oeiras ne dédaignait pas d'associer à de grandes entreprises industrielles, vu qu'il adoptait le Portugal comme patrie, et y faisait construire une aussi grandiose résidence.

En août 1755, le palais était terminé. Le mobilier était arrivé déjà de l'étranger. L'intérieur de l'hôtel fut meublé avec une magnificence digne du luxe extérieur. Les portes s'ouvrirent à l'admiration du public. Les premières dames se répandirent en éloges sur les tapis chinois de Dom Pablo, et se contemplèrent dans les immenses miroirs de Venise bordés d'or, suspendus aux plafonds, reposant sur des trumeaux d'une facture éblouissante, resplendissants de tout l'or qui recouvrait les torsades. Des imitations de vases étrusques en albâtre napolitain aux angles des salons attiraient l'attention aussitôt retenue par de plus riches ornements. À quoi bon encenser plus avant ces beautés ? L'on a beau exagérer, on reste au-dessous de la vérité. C'était un enchantement pour les yeux, il y avait

¹ " Jácome Ratton présume que ce n'est pas à cause de cette œuvre que l'on a construit la muraille de São Pedro de Alcântara, sous prétexte d'aménager là une promenade que l'on n'est jamais parvenu à réaliser, mais qui serait utile en raison du point de vue qu'elle offre." Ratton écrivait en 1812, et se reportait à l'année 1764. *Souvenirs*, p.302.

là de quoi briser les cœurs d'envie.

Dom Pablo accueillait les remerciements de ses hôtes avec de petits airs modestes, la dernière couche qui manquait à la splendeur de tant de merveilles. Oh ! Les dames allaient jusqu'à trouver charmante sa barbe apostolique. Toutes exploraient le champ des possibles se prononçant en faveur de ceux qui pressentaient un prochain mariage de l'Espagnol avec l'une des plus nobles et des plus sveltes jeunes filles, dont les parents s'honoraient de recevoir le richard mûr.

Dom Pablo décida d'offrir un banquet royal à ses amis qui étaient déjà innombrables dans les hautes sphères, et le fixa au premier novembre dans les invitations qu'il envoya quinze jours avant. Il engagea les cuisiniers les plus renommés, vêtit de toile de Lemster les domestiques qui devaient servir à table, prit dans les compartiments de sa crédence la plus riche argenterie pour aller de pair avec les vaisselles les plus précieuses du Japon, achetées aux petits-enfants appauvris des anciens vice-rois des Indes.

Le premier novembre, dès le point du jour, une foule de domestiques, les uns chargés de dresser la longue table, les autres d'aider les cuisiniers inventifs, ne savait où donner de la tête. C'était un tourbillon de gens affairés comme chez les goinfres immortels de la Rome impériale, prédécesseurs exemplaires de la Rome cardinalice.

À neuf heures et demie du matin, Dom Pablo, à peine levé, achevait d'agrafer un pourpoint de soie bien rempli, afin de jeter un dernier coup d'œil sur les préparatifs confiés aux serviteurs et aux esclaves. Tandis qu'il passait le seuil de l'antichambre, il sentit vibrer la maison sous ses pieds, et tout de suite après, il perçut un lugubre fracas, le tremblement convulsif des meubles, la chute des statues et des potiches posées sur les buffets, les cris perçants des domestiques, le bruit strident des vaisselles cassées, le trépignement des serviteurs qui s'enfuyaient, et la longue détonation qui suivait l'écroulement des murs. C'était la première secousse du séisme dévastateur de ce jour-là.

Dom Pablo, déconcerté, se précipita d'abord vers l'escalier pour gagner la rue ; puis, il se reprit, poussé par un démon qui lui dit : "Attention : tu laisses dans ton arrière-chambre des richesses qui vont être ensevelies ou volées." Il y pénétra, et ne put rester debout, déséquilibré par une immense garde-robe en ébène qui, en se retournant lui froissa une épaule. Il se leva. Il ouvrit de nombreux tiroirs d'une armoire à casiers, et amoncela sur une nappe, en vrac, des sacs en or et des poignées de brillants.

En sortant de la chambre, il entendit les hurlements du voisinage. Il atteignit une fenêtre, et vit, à travers une épaisse fumée de poussière, l'intérieur des maisons voisines, dont les parois s'étaient écroulées, et leurs habitants tournant désespérément en rond, les bras tendus vers le ciel serein et limpide, comme par une matinée d'août. Il recula,

épouvanté, et se dirigea vers l'escalier pour le descendre. Il regarde au fond de la première volée de marches, et voit un pan de mur fendu, et les briques en train de se séparer. Au troisième tremblement, plus rude, il s'enfuit en gagnant la terrasse construite autour du dôme. À peine jette-t-il un regard circulaire sur le centre de la somptueuse ville de Lisbonne, c'est à peine si la poussière dense des édifices écroulés le laisse entrevoir un amoncellement de ruines, et, çà et là, des foules de fugitifs, dont les uns serpentent parmi les décombres, cherchant à rejoindre les berges du fleuve, les autres reculent, terrorisés, parce que la mer gonfle, soulevée par une furieuse lame qui submerge la ville basse.

La situation était critique : Dom Pablo réfléchit. Il était homme à raisonner avec la mort jusqu'à la fin, si cela s'avérait nécessaire. Il se dit que sa maison, construite sur de fondations solides et profondes, devait mieux résister aux secousses de ce tremblement de terre que les autres à moitié effondrées et que leur ancienneté rendait plus fragiles. Encouragé par cette judicieuse hypothèse, il descendit de sa terrasse, et, avec une prudente lenteur, il vérifia l'état des murs. Les fentes n'en étaient pas effrayantes. Il descendit en appelant ses domestiques : personne ne lui répondit. Il ouvrit une fenêtre au premier étage, regarda, et vit quelques tas de cadavres à moitié enfouis sous les ruines, et quelques mères désespérément inquiètes qui cherchaient leurs enfants, tandis que leurs maris les tiraient par les cheveux pour les sauver.

Bien que plus faibles, les secousses se poursuivaient à de brefs intervalles. Dom Pablo tendait l'oreille. ; il n'entendait plus le fracas des éboulements. Le plus clair des ravages s'était produit en sept minutes. Ce qui résonnait effroyablement, c'était le strident vacarme de milliers de personnes aux portes des temples, dont les voûtes s'étaient écroulées sur des milliers de dévots, qui les remplissaient pour écouter les messes, en ce jour solennel et funèbre de *Tous les Saints*.

Dom Pablo était toujours plongé dans ses réflexions. Bien que le solide édifice tînt encore sur de profonds ciments, il se pouvait que de nouvelles secousses le renversassent. Il décida de partir avec quelques objets précieux, et de suivre les foules qui s'enfuyaient en direction de São Roque, vers la hauteur alors nommée *travaux du comte de Tarouca*, puis *de la Cotovia*, et plus tard la *Patriarcal*. Il voulut garder sur lui les pierres précieuses et l'or monnayé qu'il mettait dans des sacs, mais leur poids entravait ses mouvements. Il n'avait pas de domestique ou d'esclave pour l'aider. Il reposa les sacs d'or dans les tiroirs du comptoir, et mit dans ses poches les petites boîtes veloutées contenant des pierres précieuses en prévision de quelque désastre qui mettrait son édifice à bas, tandis qu'il irait préparer son déménagement.

Il ferma le portail et partit en direction de Santo Amaro, où habitait son ami intime, l'ambassadeur de France. Il le trouva saisi de terreur et songeant à s'enfuir, avec ses bagages, vers le Lumiar.

L'Espagnol s'apprêtait à l'accompagner quand il entendit des hurlements. Le bruit courait que la ville basse était en flammes. Une autre nouvelle aussi effrayante vint s'ajouter à celle-là. L'on disait que de féroces bandes de voleurs attaquaient mettaient à sac les maisons désertes, et tuaient les locataires qui, plongés dans la pire détresse, se voyaient en outre contraintes de défendre les restes de leurs avoirs. Sans se concerter avec son ami, l'Espagnol se précipita rua do Alecrim, et assista, dès qu'il y pénétra, à un combat au poignard entre des voleurs ou entre eux et les défenseurs les plus acharnés de leurs ruines. C'était un horrible tableau que ces soubresauts de démons entre les flammes et une épaisse fumée noire : l'enfer devait être, dans la fantaisie de ceux qui l'imaginaient, une pâle imitation de cette réalité. Les rares fenêtres des premiers étages qui avaient pour ainsi dire avalé les planchers des autres, dardaient des langues de feu qui se croisaient avec celles des fenêtres d'en face. L'étroite rue, encombrée de gravats, de poutres enflammées et de cadavres, gênait la circulation. L'Espagnol sauta au-dessus des braises, parmi les flammes. En s'approchant de son hôtel, il vit des volutes de fumée noire sortant des fenêtres dont les vitres s'étaient cassées. Il se jeta, inquiet, contre le portail, et le vit ouvert à coup de hache.

– On m'a volé ! s'écria-t-il.

Il grimpa au troisième étage. Quand il fut arrivé au premier, il vit au passage des marins qui se disputaient les dépouilles des luxueux salons. Au deuxième étage, une horde de matelots et des loqueteux emportaient sous leurs bras les tasses, les plateaux, les chandeliers, et les services que les domestiques, trois heures avant, commençaient à disposer sur la table du banquet. Il monta au troisième étage, où l'incendie faisait rage, et, aveuglé par la fumée, s'avança jusqu'à l'arrière-chambre où il avait ses armoires à casiers. Il s'attacha des sacs précipitamment, et courut dans un salon où les flammes n'étaient pas encore arrivées. Elles furent là terriblement cruelles, les angoisses de cet homme, il fut terriblement cruel, son dilemme. S'il prenait les escaliers, les voleurs mettraient la main sur lui et ne lui laisseraient ni la vie, ni son or ; s'il restait dans le salon, en attendant que les assaillants délogeassent, l'incendie se faisait déjà entendre avec l'atroce craquement des boiseries, et l'effondrement des charpentes. Le second terme de l'alternative lui perçait le cœur plus que l'autre.

Il ouvrit une fenêtre et cria au secours.

Qui pouvait l'entendre, si tout le monde criait, si les plus dignes de compassion, au cas où il se serait trouvé là des gens compatissants, étaient ceux qui criaient bloqués au seuil de leur porte, écrasés par des poutres fumantes.

Il fallait se décider de toute urgence, le salon était déjà envahi par une fumée noire. Il se précipita dans les escaliers, et descendit au deuxième étage entre les voleurs qui se poignardaient pour s'emparer d'une jarre en or. Au milieu de l'escalier menant au premier étage, il se sentit empoigné par trois hommes qui le suivaient, en bondissant comme des tigres.

– Laisse-nous voir ce que tu emportes ! dit l'un d'eux pointant son couteau sur sa gorge. Lâche-le, coquin, ou partage-le avec nous !

– C'est le richard ! hurla un autre. Il emporte là son barda ! Lâche-le si tu veux pas mourir, Castillan ! Chien damné !

Dom Pablo reconnut l'un des trois sicaires à son apparence et à sa voix, il jeta son bras libre autour de son cou, dans un geste empreint d'une certaine douceur, et lui dit on ne sait quoi à l'oreille.

– Toi ! s'exclama le voleur, les yeux écarquillés, c'est donc toi !... Tu es l'homme qui...

L'Espagnol sentit son cœur le lâcher, quand il vit l'effet, si contraire à ses attentes, du secret qu'il avait confié à l'oreille de cet homme.

Le brigand poursuivit :

– Créature du diable ! Tu ne sais pas que j'ai été, à cause de toi, fouetté dans la Santa Casa, que j'en ai encore les cicatrices sur le dos ! Tu ne sais pas que tu m'as promis monts et merveilles si je témoignais sous serment contre António José da Silva que tu as volé, âme damnée de Satan, sans rien partager avec moi ! Tu ne sais pas, chien, que cela fait seize ans que personne ne me donne de l'eau pour assouvir ma soif, parce que personne ne veut me donner quoi que ce soit, tout le monde sait que j'ai fait un faux serment contre António José, et que j'ai fait jurer dans le même sens les gardiens qui en sont réduits à mendier ou voler ?

– Eh bien, je partagerai avec vous, laissez-moi m'échapper... Vous avez tout là... Ne me tuez pas !

Duarte Cotinel jeta aux pieds des bandits la nappe où il emportait ses sacs d'or, il savait que les brillants cachés dans ses poches excédaient la valeur des sacs. Il allait profiter de cette réaction pour s'enfuir quand l'ancien alcade de l'Inquisition, lui tomba, du haut de trois marches, sur le dos et il y enfonça son couteau avec une telle force et une telle ardeur qu'il ne put l'arracher d'entre ses côtes tordues.

Duarte Corinel lâcha un râle sous les poignards qui lui en coupèrent un second dans la gorge.

Autour de ce cadavre s'engagea un combat corps-à-corps, où les fers tranchaient à vif, où le sang jaillissait en aspergeant le visage du mort ; c'étaient les trois assassins qui défendaient leur butin des griffes de ceux qui montaient, et de ceux qui descendaient, traqués par les flammes. Il y eut ensuite l'explosion de la charpente des toits et des voûtes qui s'effondraient entre les murs solides et tout en hauteur. Des voleurs se pressèrent contre le portail, se glissant dehors par la brèche qu'ouvraient

leurs haches. d'autres, qui avaient découvert le ceinturon autour de la taille du cadavre, s'efforçaient de le lui arracher en le cisillant à coups de couteau, quand les dalles qui surplombaient la cour leur écrasèrent le crâne contre les marches en marbre de l'escalier. L'un de ces crânes était celui de l'ancien alcade du Saint-Office.

Au cours des excavations faites dans les ruines du palais de Dom Pablo de Burgos, on trouva quatre cadavres si proches les uns des autres qu'on eût dit d'une famille s'aimant d'une amour sans seconde qui aurait perdu la vie en formant un groupe étroitement embrassé. Cette hypothèse fut réfutée par une saine critique : les morts serrés contre le cadavre élégamment vêtu dégageaient la puanteur de leurs haillons. La putréfaction n'empêchait pas encore d'observer les plaies au cou de Dom Pablo, dont ses amis et la bonne société de Lisbonne déploraient la perte sous ce nom. Le comte de Oeiras regrettait vivement de ne pas avoir fait dresser des gibets dans les rues, comme il le fit faire ensuite pour pendre des voleurs partout où la justice en trouverait. L'on ne pouvait plus réparer la perte d'un homme si prometteur pour les entreprises industrielles du Portugal ! En revanche, on pouvait chanter des cantiques pour le salut de son âme, en lui payant de magnifiques funérailles avec une toute petite partie du fort riche butin que les terrassiers dégagèrent des décombres. Pour remettre cet important héritage, l'on a pris des renseignements en Espagne et dans les Antilles. Il ne s'est présenté aucun héritier de Dom Pablo de Burgos. Si l'on eût par hasard découvert que la victime était un certain Duarte Cotinel, un scélérat, un voleur dont le nom à Lisbonne était devenu proverbial pour désigner un sommet de l'humaine perversité, il me semble, à moi, que les héritiers joueraient des coudes autour de ce cadavre, en revendiquant la primauté dans leur degré de parenté.

ÉPILOGUE

VINGT ANS APRES, le lion de saint Dominique essayait avec résignation les piqûres des insectes. Les bûchers du Saint-Office avaient, comme on l'a dit, été éteints, dès 1761, avec le sang du père Malagrida. L'effigie de Francisco Xavier de Oliveira fut l'ultime personnage de carton-pâte à figurer d'une façon dérisoire pour accompagner les souffrances d'un homme brûlé vif.

Certains Hébreux revinrent à la patrie de leur père, non pour réclamer les biens qu'on leur avait confisqués, mais pour embrasser cette terre qui était la cendre de leurs aïeux.

En 1775, quelques familles réfugiées en Hollande abordaient au Portugal. Une des plus nombreuses parmi elles était celle des Sá, répartie parmi d'autres, qui se sont établies en divers lieux de notre pays.

Un petit-fils de Simão de Sá, en compagnie d'une sexagénaire, qui était sa belle-mère, d'une quadragénaire, qui était son épouse, d'un groupe de jeunes hommes et de jeunes filles, qui étaient ses enfants, allèrent voir les descendants de Diogo de Barros, rua da Madalena. Ils trouvèrent un immeuble de cinq étages à l'endroit où la plus vieille de ces dames, Dona Leonor Maria de Carvalho, assurait qu'il y avait eu un hôtel à un seul étage, avec quinze fenêtres. Ils prirent des informations auprès des gens qui y avaient jadis vécu. On leur en a donné d'aussi brèves que tristes. La plus grande partie de la famille Barros était morte dans les ruines de sa demeure au cours du tremblement de terre de 1755. Deux petits-enfants de Diogo de Barros qui, le jour de ce grand désastre, chassaient dans l'Algarve avec le duc d'Aveiro, avaient disparu en 1757, et la rumeur publique assurait que le marquis de Pombal les avait fait mourir dans les geôles de la Junqueira.

Dona Leonor dit à sa fille, baignée de larmes :

– Tu vois, Lourença?... Tout est mort... Tout, mon Dieu !... Pourquoi me garde-t-elle en ce monde, la volonté divine ?

– Pour faire le bonheur de votre fille...

– Et de vos petits-enfants... ajoutèrent deux petites filles, qui enlacèrent la veuve d'António José da Silva.

La divine volonté ne voulut pas accorder beaucoup d'années à l'amour de sa fille et de ses petits-enfants.

Leonor mourut à soixante-six ans sur la terre où elle était née, à Covilhã, le seul endroit où le tremblement de terre lui a laissé quelques souvenirs vivants de son enfance.

Lourença vivait encore au début de ce siècle. Il arrive de temps en temps, aujourd'hui, à ses petits-enfants d'ouvrir des livres intitulés OPÉRAS DU JUIF, et ils ne savent pas qu'ils sont de leur aïeul, l'homme le plus malheureux et le plus talentueux que la religion de saint Dominique a tué au Portugal.

FIN



René Biberfeld - 2019